

89<sup>e</sup> ANNÉE - N° 4303

LE

PRIX : 30 FRANCS

# MONDE ILLUSTRÉ



FOP 9

ÉPILOGUE

LA JOURNÉE DES DRAPEAUX

1945

14

AVRIL



**MONTRE RIX**  
HAUTE JOAILLERIE  
ÉMERAUDES • RUBIS • SAPHIRS  
BRILLANTS

M A R C  
**BIETRIX**

51, R. LA FAYETTE-9°  
TRUDAINE 11-57  
TRUDAINE 89-49



**LEROY**

1<sup>ÈRE</sup> MARQUE QUALITÉ  
OPTICIEN DE PARIS  
SUCCURSALE DE LUXE  
**25, RUE ROYALE, 25**  
12 MAISONS A PARIS

**GARDE-MEUBLES  
DÉMÉNAGEMENTS**

**BEDEL**

17, Rue Monsigny  
Téléphone : Ric. 54-93



*quelques gouttes  
suffisent*

**EXTRAIT DE CAFÉ  
FOUQUET**

café - café au lait - entremets - glaces

9, rue de l'Estrapade - PARIS (V°) - Tél. : DANton 68-96

**COGNAC GAUTRET**

Maison fondée en 1847



JONZAC COGNAC

## NOS JEUX

## LE BRIDGE

Le problème « cartes sur table » que nous avons proposé la dernière fois n'est pas très difficile, mais il est intéressant du fait qu'il comporte un squeeze impossible à réaliser sans une précaution préalable.

Quoiqu'il s'agisse d'une donne de whist, avec atout retourné, le jeu de la carte, après l'entame, est absolument semblable à celui qui s'applique à un coup de bridge.

Nous rappelons la composition des quatre mains.

Nord-Pique : A. D. — Cœur : 2. — Carreau : A. D. 7. 6. 4. 3. — Trèfle : A. R. D. 3.

Est-Pique : R. 6. — Cœur : 10. 9. 7. 6. 5. — Carreau : V. 10. 8. — Trèfle : 9. 6. 5.

Sud-Pique : V. 10. 3. — Cœur : A. R. D. V. 3. — Carreau : 5. 2. — Trèfle : 7. 4. 2.

Ouest-Pique : 9. 8. 7. 5. 4. 2. — Cœur : 8. 4. — Carreau : R. 9. — Trèfle : V. 10. 8.

Atout trèfle. Ouest attaque valet de trèfle. Nord-Sud font treize levées.

Il apparaît immédiatement que la seule main dangereuse pour Nord-Sud est celle d'Est, gardée à trois couleurs. Mais si Nord joue quatre fois atout, Est doit être squeeze. Quelle carte jettera-t-il sur le quatrième trèfle ?

S'il jette pique, les treize levées de Nord-Sud sont assurées par : 4 trèfles, 3 piques, 4 cœurs, 2 carreaux.

S'il jette carreau, Nord-Sud ont six carreaux affranchis qui leur donnent le grand chelem sans lutte.

La meilleure défense pour Est consiste à jeter un cœur à la 4<sup>e</sup> levée. Sud jette alors

le 3 de pique. Quant à Ouest, ses cartes ne peuvent en aucun cas intervenir pour empêcher le chelem.

C'est à ce moment — 5<sup>e</sup> levée — que le coup devient intéressant.

Il semble en effet qu'en jouant cœur du mort, cinq levées de cette couleur amèneront un squeeze, obligeant Est à jeter, sur le cinquième cœur de Sud, un pique ou un carreau.

Mais Nord doit se défausser avant Est.

Si Nord jette 4 carreaux, Est pourra en jeter un sans inconvénient.

Si Nord jette 3 carreaux et dame de pique, Est pourra jeter un pique.

Dans ces conditions, le squeeze final est impossible.

Il faut, pour le réaliser, jouer du mort, à la 5<sup>e</sup> levée, après le dernier atout, l'as de pique. Puis, à la 6<sup>e</sup> levée, Sud joue le 2 de cœur du mort. Sud prend, joue cinq fois cœur, Nord jetant sur les quatre derniers cœurs de Sud trois carreaux et la dame de pique.

Est doit défausser soit le roi de pique qui affranchit le valet dans la main de Sud, soit un carreau qui affranchit les carreaux de Nord.

La tactique de Sud consiste donc à raccourcir, au moment opportun, les piques dans lesquels il possède 4 honneurs pour les deux mains. La défausse ultérieure de la dame de pique de Nord laissera le valet maître dans celle de Sud qui pourra alors, selon la défausse d'Est, réaliser ce valet ou faire trois carreaux restants.

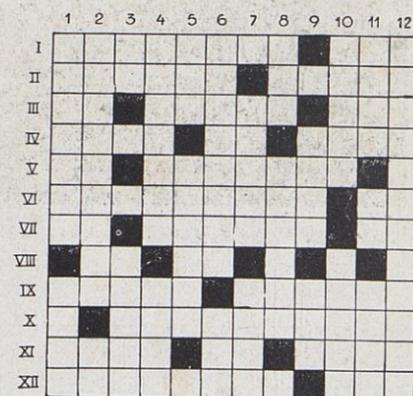
E. MICHEL-TYL.

## NOS MOTS CROISÉS, par Max FAVALELLI

### PROBLÈME N° 7

**HORIZONTALEMENT.** I. Fils de Bourgeois. — Est miracle parfois. — II. Suivie en général de plusieurs autres morceaux. — Antoine y régna. — III. Note. — Pris dans un sac. — La résistance a le sien. — IV. Doit sûrement avoir recours au marché noir. — En tête du train. — Circule en Amérique du Sud. — V. Article. — Flûte d'autrefois. — VI. Aboutit à un raffinement. — Top-weight d'un handicap. — VII. Nous ne les regretterons certes pas. — Prénom. — Ce que n'était pas à l'époque du crime certain animal innocent. — VIII. Voisin de la règle. — Psitt 1 — IX. Sert à marquer une discrète sympathie. — C'est bien navrant quand il n'a plus rien à se mettre sous la dent. — X. Vit retiré près de Dijon. — XI. Difficile à faire les yeux fermés. — Article. — Trop petit pour servir de base. — XII. Le mon en fait partie. — Jacob ne les prisait pas.

**VERTICALEMENT.** 1. Une sorte de cuir. — N'est utilisable que s'il est plein de trous.



2. Lisait à la salle à manger et à la salle de bains. — En noir. — 3. La fin de tout. — N'est pas souvent sympathique dans les rapports de tous les jours. — 4. Aurait frappé la femme de Loth d'un impôt spécial. — On se réjouit de leur maladie de foie. — 5. Au bord des larmes. — Port danois. — 6. A un corps plus gros que celles qui la suivent. — Grecque. — 7. Ne manque pas de couleurs. — Entraîne une paralysie momentanée. — 8. Possessif. — Réjouit par le canon. — 9. A le bec dans l'eau. — Adverbe. — 10. Avale tout sans peine. — Fait un bon grimpeur. — 11. Moins rigides quand on les tourne. — Sa naissance est dispendieuse. — Une famille où on maniait la brosse. — 12. Pour repasser ses effets.

### SOLUTION DU PROBLÈME N° 6

**HORIZONTALEMENT.** I. Epigraphiste. — II. Ur, Redoute. — III. Rosette, once. — IV. Yucca, Lousse. — V. Der, Rien. — VI. Indu, Mitre. — VII. Cube, li, Mi. — VIII. Ere, Te, Savon. — IX. Pa, Mégère. — X. Téléphone, Ds. — XI. Enone, Ra, Art. — XII. Tire, Tuile.

**VERTICALEMENT.** 1. Eurydice, Te. — 2. Proue, Urgent. — 3. Scribe, loi. — 4. Grec, Ne, Peur. — 5. Retard, Tapée. — 6. Adt, Jule. — 7. Poêle, Mort. — 8. Hu, Onm, Senau. — 9. Itou, Image. — 10. Sensitive, Ai. — 11. Cs Ordre. — 12. Enée, Ernest.

**ANDRÉ VIGOUREUX**  
15, Rue de Châteaudun  
PARIS (8<sup>e</sup>) - TRU. 57-97

PIERRES PRÉCIEUSES  
ET PERLES  
JOAILLIER

Expert près les douanes françaises

VENTES - ACHATS  
ÉCHANGES  
PARTAGES  
EXPERTISES



CECI FUT UNE VILLE, UNE VILLE ALLEMANDE DE 24.000 HABITANTS, WESEL. AUTREMENT DIT : " QUI SOUFFLE LE VENT RÉCOLTE LA TEMPÊTE "...

LA FRANCE ET LE MONDE

## LES ALLIÉS ET L'ALLEMAGNE

L'ALLEMAGNE est vaincue. Si, même après le broyage final de ce qui fut son formidable appareil de guerre, quelques guérillas, voire quelques unités constituées rescapées du grand écroulement, essaient de prolonger les hostilités en opérations de montagne, cela ne peut être qu'éphémère et cela ne saurait empêcher que la guerre militaire fût finie. Le moment est donc venu de fixer le sort de cette Allemagne qui, en un élan de barbarie, se livra au pillage le plus rationnellement organisé, bouleversa le monde et transforma l'Europe en un champ de deuils et de ruines. En vue de fixer ce sort de grandes assises internationales se préparent.

Il est symptomatique d'avoir à noter que ces réunions se présentent, tout d'abord, comme ayant pour but d'assurer la sécurité mondiale et de préserver la paix le plus longtemps qu'il est humainement possible. C'est caractéristique parce que cela démontre — et pour la deuxième fois en trente ans — que, pratiquement, la situation de l'Allemagne, l'état dans lequel elle sera maintenue conditionnent la tranquillité du monde, que c'est elle, que ce sont ses agissements qui éveillent chez tous le besoin de trouver des garanties permanentes, de même que les maréchaussées et les polices ont dû être constituées pour préserver les sociétés d'une façon également permanente contre les desseins et les entreprises des bandits.

Seule, peut-être, en tant que nation, cette Allemagne conçoit son existence basée sur une violence lui permettant de mettre la main et d'user des liens matériels et moraux des autres nations, à son peuple de dominer et d'asservir matériellement et moralement les autres

peuples, d'aller prendre chez eux ce dont il a envie. La monstrueuse thèse de « l'espace vital » n'est pas autre chose que le slogan concrétisant cette conception et il est vraiment inconcevable que la terre entière ait pu laisser énoncer ce concept, le formuler sur tous les tons, sans que nul ne l'ait dénoncé comme criminel. Ce n'est, en effet, pas autre chose que l'excuse ou l'explication que se donnent les brigands de tout acabit : « Je prends chez les autres ce que je n'ai pas chez moi. Il faut bien que je vive. »

\*\*

De tout cela il résulte que le sort de l'Allemagne sera réglé selon deux voies : la voie indirecte qui sera l'organisation de la sécurité mondiale; la voie directe qui sera le groupement des mesures directement appliquées au vaincu.

C'est de cette seconde voie surtout qu'il convient aujourd'hui de parler : elle se décompose elle-même en deux parties dont l'une est immédiate et suppose un régime provisoire, disons une période transitoire — encore que plus ou moins prolongé — et l'autre qui sera constituée par un régime que l'on voudra permanent et définitif.

Il y a, touchant chacune de ces deux parties, diverses hypothèses à émettre.

Quoi qu'il en soit, ce que l'on sait d'une façon certaine, c'est que la formule présentement arrêtée par les trois grands comporte comme régime provisoire de l'Allemagne un Comité général de contrôle composé de représentants des Quatre Grands sur cinq — U. R. S. S., États-Unis,

Grande-Bretagne et France. Ce sera le gouvernement central, lequel ne comprendra, momentanément au moins et peut-être définitivement, aucun Allemand. Ceci suppose naturellement une occupation totale du territoire pour une durée également indéterminée, occupation effectuée par les quatre puissances gouvernantes.

Jusqu'à présent il n'était question que de déterminer quatre zones, bien distinctes, chaque zone étant occupée par l'un des gouvernants, lequel administrerait cette zone à sa façon particulière ou, du moins, selon ses mœurs et son tempérament. Cela amènerait, autant qu'on peut le savoir, la création, auprès du gouvernement central d'un comité de quatre officiers — eux aussi des quatre nations gouvernantes — chargé de centraliser tous les rapports et toutes les affaires émanant des quatre zones et d'en harmoniser l'ensemble.

Mais depuis quelques jours — et sans autres précisions — certaines informations font entendre qu'il n'y aurait pas de zones distinctes et que les quatre gouvernants exerceraient l'occupation d'une manière mêlée, leurs unités s'imbriquant localement les unes dans les autres. Il ne fait aucun doute que cette dernière solution est la solution de bon sens, et que c'est la plus pratique et la plus propre à assurer une unité d'action qui est indispensable.

De toute manière et quelle que soit celle de ces deux formules qui soit choisie, il est une partie de l'Allemagne où seule l'Europe occidentale doit se trouver et cela non pas d'une façon provisoire, mais d'une façon per-

(Suite page 7)

# A MES AMIS FRANÇAIS

par Edgar MOWRER

**E**N lisant l'article de l'éminent écrivain français Octave Aubry : « A mes Amis américains » publié dans « le Monde Illustré », l'on se rend compte à quel point les Français souffrent du dédain américain qu'ils constatent par la lecture ou qu'ils imaginent ; l'on pressent soudain quelle est leur profonde suspicion à l'égard des intentions américaines. Ce long et émouvant appel pour une entente franco-américaine déclare en terminant que dans quelque temps, dans six mois ou un an, les Américains aimeront à nouveau la France qui a toujours été et sera éternellement « un pays d'idéalistes prêts à se battre pour une idée et à mourir pour un amour ».

Le directeur du « Monde Illustré » m'a demandé de répondre. Aussi, en tant que cent trente-trois millionième partie du peuple américain, je m'empresse de le faire.

Parmi les nombreux Américains qui, en 1940, ont perdu leur foi en la France, existait un groupe particulier de « néo-cyniques ». Alors que beaucoup d'Américains blâmaient la France de ne pas suivre le général de Gaulle et de ne pas combattre si cela était nécessaire jusqu'à la mort, ce groupe acceptait Vichy. Après tout, déclaraient-ils, les Français ne pouvaient rien faire d'autre. Comme grande puissance, la France est finie. Trop de licence. Trop de corruption. Pas assez d'enfants. Il valait donc mieux qu'elle se soumette.

Malheureusement, cette abdication de Pétain laissait les Etats-Unis entièrement exposés à la furie allemande. Il fallait agir contre cela. Puisque l'on ne pouvait compter sur la France comme alliée en Europe et en Asie, il fallait s'emparer de quelques positions coloniales stratégiques françaises : Dakar, la Martinique et la Guadeloupe, peut-être l'Indochine.

Pour certaines raisons, peut-être parce que Woodrow Wilson a eu une confiance exagérée en l'honnêteté humaine, ces Américains n'eurent de foi que dans la force. Ayant rayé la France des grandes nations du monde, les néo-cyniques américains n'eurent aucune hésitation à offenser profondément les sentiments français en traitant avec l'amiral Darlan et en essayant de remplacer par le « souple » général Giraud le « hautain » général de Gaulle. Ils poursuivirent la politique de laisser la conduite de la guerre dans aussi peu que possible de « puissantes » mains. Ils réduisirent l'autorité civile en matière politique et insistèrent pour que « la conduite de la guerre » prévale à toute autre considération humaine. Ils dénigrèrent systématiquement et rudoyèrent même nos alliés de moindre importance.

Ils insistent aujourd'hui pour un règlement de paix qui, avec ou sans organisation internationale, laissera quelques super-puissances libres d'imposer non seulement leur volonté, mais aussi d'appeler cette volonté : la loi.

N'est-il pas naturel que de telles personnes minimisent d'abord et s'offensent ensuite de l'apparition d'une France forte née de la Résistance clandestine ? Comment pourraient-ils désirer une armée ou une marine française trop puissante ? ou la présence de la France à Yalta ? — Ces « réalistes » enivrés de pouvoir ne sont pas trop nombreux, mais il y en a plusieurs parmi ceux qui détiennent les leviers de commande. Contre eux, la suspicion des Français est parfaitement justifiée.

Mais Octave Aubry et nos amis français devraient savoir que ces personnes ne représentent pas le peuple américain. La majorité des Américains — je le dis sans aucune crainte de contradiction — ne s'exprime pas par le « Chicago-Tribune » ou le « Washington Times Herald ». La majorité était gaulliste, dès le début, et n'a jamais eu la moindre hésitation. Elle a toujours conservé son amitié à la France ; non seulement elle l'aime et la respecte, mais, avec une sorte d'instinct, elle sait qu'une France forte est essentielle aux intérêts politiques des Etats-Unis. A moins que les cyniques ne parviennent à blesser irréparablement la France, les Américains et les Français resteront donc alliés et associés.

Ceci étant dit, nos amis français permettront peut-être à un Américain qui a vécu de nombreuses années parmi eux de leur dire ce qu'il pense avec franchise :

Soyez fermes et restez fermes sur les questions essentielles ; mais dans les petites choses, supprimez toute emphase sur le prestige extérieur et l'amour-propre. N'est pas grande puissance qui veut : vous ne pouvez le devenir par la méthode Coué. Pour cela sont essentielles une tactique moderne de production massive, une très grande industrialisation et une population importante et habile.

Il y a trop peu de Français : la fusion de la France dans un Etat beaucoup plus grand semble indiquée.

Souvenez-vous que ce n'est pas en paroles, mais en actes que vous devez montrer aux Américains que l'esprit français possède toujours son ancienne vigueur.

Pourquoi ne pas présenter à San-Francisco un meilleur plan de sécurité mondiale que celui de Dumbarton Oaks ?

A l'intérieur, montrez au monde si vous en êtes capables comment peut être efficacement alliée une économie dirigée avec la liberté individuelle.

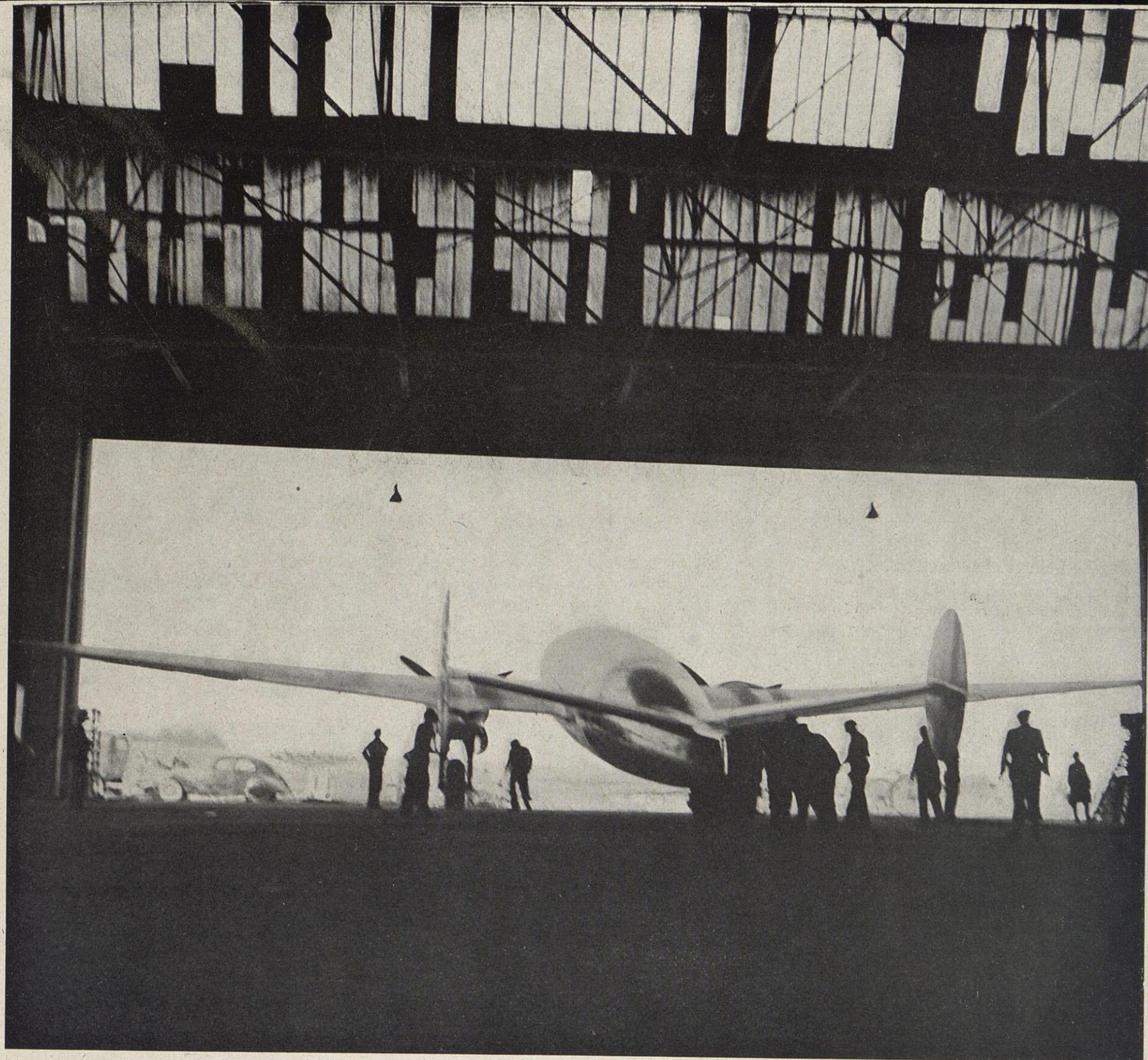
Supportez vos souffrances en silence, ou, alors, réclamez en nous maudissant.

Quelle que soit l'attitude que vous choisirez, vous vous attirerez la sympathie de l'Amérique, mais ne faites surtout pas appel au sentimentalisme.

Si les Français peuvent réaliser cela, même partiellement, leur avenir est assuré.

Pour mener à bien cette tâche, il faut de la passion. Et, en dernière analyse, la passion est un grand, un irrésistible pouvoir.

Copyright by Opera Mundi and « le Monde Illustré ».



BIEN ENCORE AU NID, LE BEL OISEAU FRANÇAIS S. O. 30. N. "BELLATRIX" VOIT S'OUVRIR LE CIEL OU IL ACCOMPLIRA DEMAIN, TRIOMPHANT, SES PREMIERS ESSAIS

## "Bellatrix" premier avion substratosphérique français

**L** E S.O. 30 N. est le premier avion substratosphérique français. C'est aussi un exploit. Réalisé pendant l'occupation, à peu près à l'insu des occupants, le S.O. 30 N. (le 30 N. comme on l'appelle familièrement) résume l'activité d'une équipe de jeunes hommes qui sont par surcroît, pour la plupart, des héros. A ceux qui affirment que l'aviation française est tombée en sommeil depuis 1939, le 30 N. apporte un magnifique démenti.

Cet appareil n'était pas le seul dont la construction s'élaborait en marge, si l'on peut dire, du regard allemand, dans les chantiers de Cannes. Deux avions postaux l'avaient précédé. Et le S.O. 30 R., actuellement en construction à Châtillon, lui succédera.

Aujourd'hui, pour célébrer le premier printemps de la France libre, le S.O. 30 N. est né.

Il s'appelle « Bellatrix ».

« Bellatrix » a son odyssée. Les premiers projets sont donnés par l'ingénieur Parot, en 1941. Cela se passe à Châteauroux. Les Allemands contrôlent de loin en loin le travail. On peut cependant se soustraire à une surveillance qui peu à peu devient importune, aussi décide-t-on de transporter l'appareil à Cannes. Mais après que l'un des prototypes (le 90) ait passé à la dissidence, les occupants exigent que l'on enlève du S.O. 30 N. les parties vitales afin qu'il ne subisse pas le même sort. « Bellatrix » est en danger. C'est alors que les ingénieurs trouvent le moyen de le camoufler dans les hangars d'une huilerie de Draguignan : ailes

d'un côté, fuselage d'un autre, empennage d'un troisième. Les mois ont passé. Voici la libération. Il s'agit de remettre l'appareil en chantier. Mais les terrains sont démolis, les routes sont coupées. Après de difficiles recherches, Cannes, dont on parvient à couvrir le hangar, offre au S.O. 30 N. son premier asile de libération. C'est là qu'il vient d'être terminé ; et de là, ramené à son lieu de naissance. Le périple de « Bellatrix » est accompli.

En 1940, cent ingénieurs et dessinateurs de la S. N. C. A. S. O. (Société Nationale des Chantiers Aéronautiques du Sud-Ouest) passaient la ligne de démarcation. A leurs risques et périls, pour échapper à une étroite surveillance allemande, ils transportaient leurs plans en zone libre. Ils allaient se réfugier à Cannes. Ils avaient quitté leurs familles, leurs installations, leur confort, et ils allaient s'établir sur la Côte d'Azur dont les ressources étaient précaires, pour un temps indéterminé. Ils devaient tomber bientôt sous le contrôle italien qui leur permit cependant des études plus libres.

Cent au début, ils étaient 425 en 1943. Pendant un an, tout un trafic de plans et de dessinateurs s'établit pour « passer la ligne ». Les travaux se poursuivent parallèlement à Cannes et à Châteauroux. On dissimule les dessins. On escamote les maquettes, quelquefois de justesse, dans les ascenseurs... Par malheur, voici qu'en novembre 1942 les choses changent de face. Les Allemands qui d'abord avaient à peu près laissé faire — avec l'arrière-pensée de prendre plus tard les travaux à leur compte — se mettent à redoubler de

surveillance. Ils imposent même à l'équipe des études d'avions militaires allemands.

Et, comme par enchantement, cette équipe se désagrège.

\* \* \*

Henri Desplantes était le responsable du S. O. 30 N. Il est le créateur de 24 prototypes. Henri Desplantes : un homme jeune, au parler net, au regard bleu, ardent et dur. Ceux de « l'équipe » parlent de lui avec adoration.

En 1942, estimant que l'œuvre principale était faite et que son devoir l'appelait ailleurs, Henri Desplantes prend le chemin de l'Espagne. Quatre jours de marche à pied à travers les Pyrénées. Un mois de prison. Un mois de camp de concentration... A ce camp de concentration de Gibraltar où ils se retrouvent 14 : ceux de l'équipe. Ils diront en riant : « C'était la première réunion générale de la Société. »

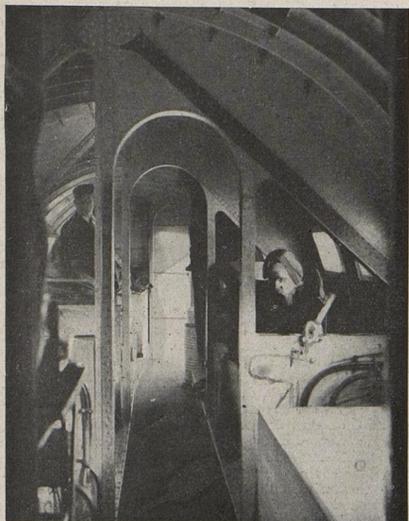
Ils s'évaderont tous. Ils accompliront des prouesses : on est tenté de dire des prodiges. Desplantes lui, une fois libre, s'engage dans les services aériens spéciaux. Le voici coiffé du petit béret rouge des parachutistes. Nuit du 4 au 5 juin. Cela se passe au-dessus du sol de Bretagne. Deux groupes d'officiers français se trouvent à bord de deux quadrimoteurs. Dans le premier groupe, le lieutenant Marienne qui est le premier officier français en uniforme parachuté sur le sol de France. Ils étaient 9. Ils sont cernés : 5 seulement pourront « s'en tirer ». Le lendemain le lieutenant Desplantes



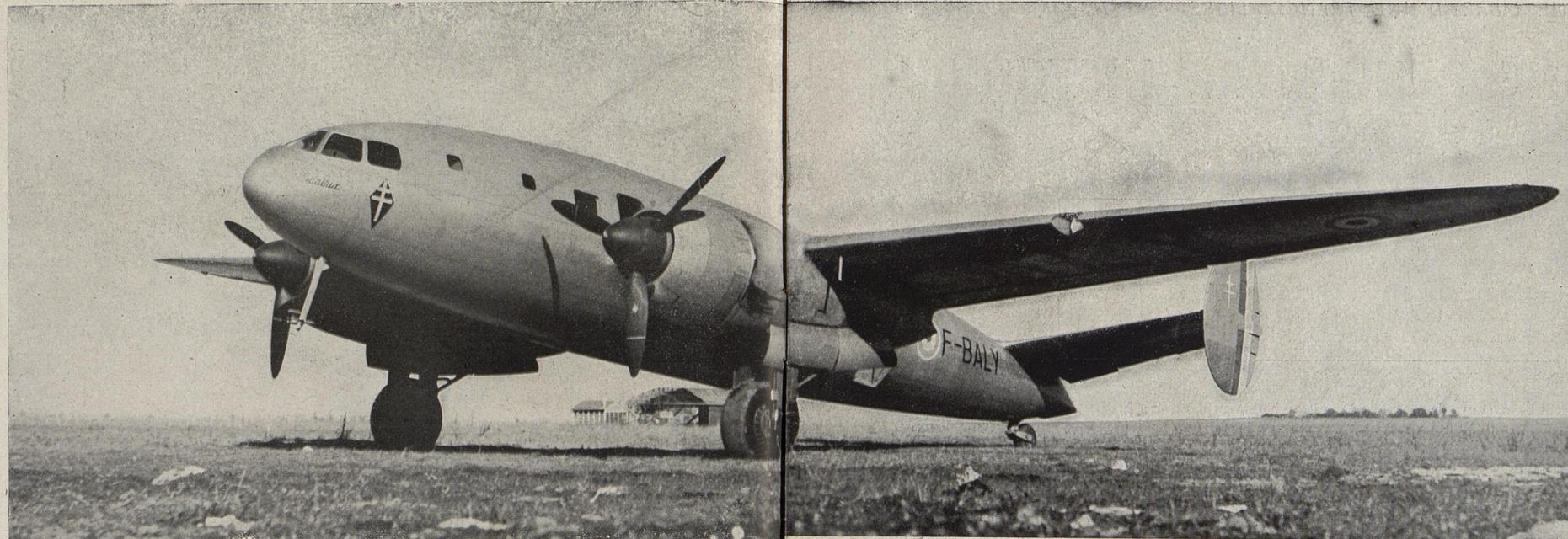
Contact : le "Bellatrix" a gagné l'aire d'envol. Le pilote Rastel, qui compte 3.000 heures de vol, est à son poste.



Étanche, la cabine du S.O. 30 N. est fermée par une solide porte coulissante, garnie d'épais pneumatiques.



Cette cabine étanche est aménagée pour recevoir 23 passagers confortablement installés dans de profonds fauteuils.



LE BIMOTEUR "BELLATRIX", DERNIER-NÉ DE L'AVIATION COMMERCIALE FRANÇAISE, SERA, LA GUERRE FINIE ET PARDESSUS L'ATLANTIQUE-NORD UN DES TRAITS D'UNION AÉRIENS ENTRE LA FRANCE ET L'AMÉRIQUE DU NORD

est à son tour parachuté. La mission est saine et sauve. Elle rencontre chez les paysans un accueil magnifique. Pour trouver le P. C. de la Résistance on doit faire à travers la lande bretonne 25 kilomètres à pied. Et ni les menaces, ni la perspective des tortures ne pourront empêcher les paysans bretons de conduire les officiers français sur le bon chemin.

\* \* \*

Rastel, le pilote du S.O. 30 N., dit, en parlant de lui-même : « J'ai fait ce que tout le monde a fait... » Lui aussi, il a quitté la France en novembre 1942. Lui aussi, il a été interné en Espagne. Il a retrouvé Desplantes à la fameuse « réunion générale de la société ». Il a gagné Gibraltar. Puis, rendu à Londres, il est affecté au groupe de chasse : « Alsace ». Depuis ce moment-là, il est partout : en Bretagne, dans le Nord de la France, en Belgique, en Hollande. En novembre dernier, il revint de la guerre avec la Légion d'honneur et trois palmes. Rastel compte 3.000 heures de vol. Il vient d'essayer son septième prototype : le S.O. 30 N.

\* \* \*

En 1942, les prototypes étaient à peu près terminés. Les Allemands exigeaient le retour des bureaux à Paris. Ils donnaient l'ordre d'arrêter toute étude française pour entreprendre des études allemandes. M. Hurel (créateur de 24 prototypes), qui dirigeait les fabrications, réussit à faire trainer les choses en longueur. Cela dura jusqu'au mois d'août 1943. A cette époque, il s'évada de France vers l'Algérie, en décollant — vol d'essai — avec l'un de ses prototypes, le 90. Cela devant les soldats italiens qui gardaient le terrain. Au moins un appareil qui était à l'abri des Allemands.

Restait Parot, qui est vraiment le « père » du S.O. 30 N. Tandis que les autres devaient partir, il devait, lui, demeurer à son poste : sous sa surveillance l'avion français est né.

Il a fallu compter, pour le mettre au point, 80.000 heures de dessinateurs et 200.000 heures d'ouvriers.

Avion commercial de transport, bimoteur, entièrement métallique, à fuselage rond en forme de profil d'aile, ce qui frappe même un regard profane, c'est l'unité de l'ensemble et la finesse de sa ligne entièrement aérodynamique. Pour éviter les intersections et obtenir un excellent raccordement, l'aile est médiane. C'est l'ingénieur Parot qui eut l'idée de disposer les longerons de telle sorte qu'ils ne coupent pas le fuselage. Cela n'est d'ailleurs pas une formule esthétique : le rendement excellent du S.O. 30 N. est dû à sa cellule beaucoup plus qu'à ses moteurs.

Cet appareil de plus de 12 tonnes est, en effet, supérieur par sa finesse aux avions américains Douglas et Curtiss qui peuvent lui être comparés. De 2.000 kilomètres de rayon d'action, sa vitesse maxima est de 480 ; sa vitesse de croisière de 415. (Celle du Douglas est de 331.) C'est-à-dire que le « Bellatrix » peut couvrir la distance Paris-Alger en moins de 4 heures ; celle de Paris-Rome en 3 h. 30 et celle de Paris-Singapour en 30 heures de vol.



La merveille du S.O. 30 N. c'est aussi sa cabine étanche : une cabine climatisée qui permet de résister aux variations extrêmes de la température (celle-ci pouvant s'abaisser jusqu'à -60°).

Mais pourquoi parler de cabine étanche ? Nous voici amenés à envisager la question primordiale qui se pose au sujet du « Bellatrix » : celle de son vol stratosphérique.

D'abord, avant tout, cet appareil est-il stratosphérique ? Voici que, à peine né, il détermine une sorte de polémique parmi les techniciens. Il faut reconnaître que la stratosphère ne se mesure pas au mètre, et que le terme stratosphérique est par lui-même une convention. Cependant la stratosphère commençant à 11.000 mètres, on admet généralement que la stratosphère est établie de 6.000 à 11.000 mètres.

Le S.O. 30 N. vole à 6.000.

Mais, dira-t-on, quel est l'avantage de voler à 6.000 ?

En avion, la consommation est proportionnelle à la distance. C'est-à-dire que, pour une distance déterminée, la consommation est toujours la même, quelle que soit la vitesse. Pour tous les moyens de transport, la consommation s'accroît très rapidement avec la vitesse. (Pour les bateaux par exemple elle est proportionnelle au cube de la vitesse.) On peut donc augmenter la vitesse de l'avion dans n'importe quelle proportion sans augmenter la consommation. Or quand un avion monte plus haut, l'atmosphère étant moins dense, il va plus vite. Et, allant plus vite, il ne consomme pas davantage pour parcourir la même distance. D'où l'utilité de voler haut pour voler vite.

Évidemment la navigation aérienne sera encore accélérée au-dessus de 11.000 mètres, ce qui est la stratosphère proprement dite. En effet, tandis que de 0 à 11.000 il faut tenir compte du vent, que l'air est brassé (l'air qui vient d'en bas et qui monte se refroidit) au-dessus de 11.000 les courants deviennent horizontaux. Pas d'échanges de température, pas de remous. Mais n'anticipons pas.

Le S.O. 30 R. sera stratosphérique. Nous ne savons pas encore quelles seront ses performances.

Aujourd'hui, tel qu'il est, le N est un joyau de l'aviation française. Évidemment il ne s'agit pas de prétendre que l'aviation stratosphérique a dit avec lui son dernier mot. Si sa vitesse avoisine 500 kilomètres à l'heure, celle des avions en construction avoisine les 600. Pour les avions en projet on espère dépasser 600, et on peut logiquement escompter que d'ici trois ou quatre ans cette vitesse atteindra 800 ou 900 kilomètres. Service redoutable que rend la science aux hommes et qui fait la terre si petite. Il est vrai qu'à ce moment, qui n'est pas très éloigné dans l'avenir, la stratosphère sera notre banlieue, que l'on parlera posément de prendre son billet pour une expédition dans la lune — ce qui amènera paraît-il un esprit de paix et de grandes vacances parmi les hommes.

Aller vite est-ce le but ?

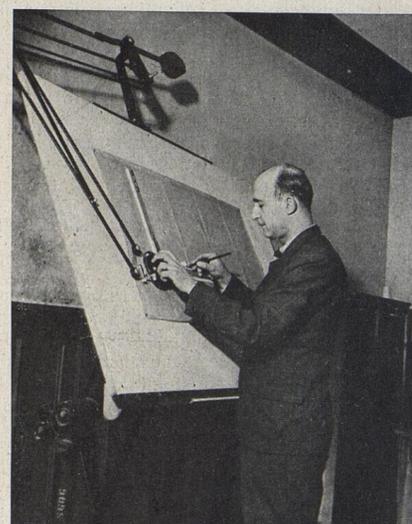
Non. Mais un avion comme « Bellatrix » est une preuve, s'il en est besoin, de la vitalité de la France.

Christiane FOURNIER.

(Reportage photographique de LIDO.)



L'équipage du "Bellatrix" : MM. Perard, ingénieur d'essais, le chef pilote Rastel et le chef mécanicien Raimbeau.



L'ingénieur Parot qui a dessiné les plans de l'appareil quand ceux-ci étaient élaborés dans la clandestinité.



Maintenant le capitaine d'aviation Desplantes et le commandant Hurel étudient leur prochain prototype.

# PENSEES SUR UNE RENCONTRE HISTORIQUE

par Louis SAILLANT

Président du Conseil National de la Résistance

*Désireux de donner à ses lecteurs le reflet exact de toute la pensée politique française, le Monde Illustré ouvrira chaque semaine ses colonnes aux principaux chefs politiques français. Sous le titre général « Tribune libre d'une France libre » s'exprimeront donc, en toute liberté, l's opinions les plus diverses et les plus nuancées. Nous pensons que nos lecteurs apprécieront et cette initiative, et ce souci d'objectivité. Chaque « leader » pourra ainsi faire connaître selon son tempérament, sa passion ou sa foi propre les grands courants d'idées qui agitent notre pays et qui, tous, sont animés du seul désir de servir la France et de la bien servir. C'est dans cet esprit que nous sommes heureux de publier aujourd'hui un article de M. Louis SAILLANT, président du Conseil National de la Résistance.*

*Dans le prochain numéro : Paul BONCOUR.*

**A**NALYSANT certains phénomènes de la vie française au cours de la période d'occupation, et cherchant à caractériser quelques traits dominants du développement de la Résistance, j'argumentais le 14 octobre 1944, au Théâtre Municipal de Nancy, sur une rencontre historique.

Cette rencontre — je continue à la qualifier d'historique — fut celle de deux familles spirituelles se manifestant au cœur de la vie publique française.

Dans la résistance les familiers de la notion chrétienne, de la personne humaine prirent rendez-vous avec les adeptes de l'idéologie, humaine et scientifique à la fois, du socialisme matérialiste.

Ce rendez-vous eut lieu sur l'autel de la Patrie. Chacun présenta ses lettres de créances républicaines et ses certificats de démocratisation. Et la conversation put s'engager... les interlocuteurs la poursuivirent pendant de longs mois.

Ce ne fut pas une conversation banale. Elle était peu commune. Elle devait avoir des aboutissants inévitables : l'action ; des conclusions enviées : la victoire.

Ainsi donc, il a fallu que la France se trouvât atteinte, dans son esprit et dans sa chair, dans son âme et son corps pour que des Français fissent plus que de se tendre la main. Se dépassant, s'élevant au-dessus d'eux-mêmes, se renouvelant sans se dépouiller de leur personnalité propre, ils établirent le contact entre leurs pensées. Les idées se croisèrent non pour se heurter, mais pour s'admettre, et servir, ainsi, comme base de départ à une idée moyenne et commune. Cette idée, captivante et incisive à la fois, fit son chemin. Aux hommes de bonne volonté, elle donnait le goût de l'action, du risque, du sacrifice. Aux timorés et incrédules, elle donna la foi ; elle en fit des hommes de bonne volonté. Cette idée, celle de la Résistance, fut davantage une source d'unité que d'union. Elle voyagea, clandestine mais éclatante, aux quatre coins de la France. Elle fit son œuvre. L'idée maîtresse, qui fut à la Résistance ce que le sang est à la vie, appelons-la *l'idée de la libération*.

Voilà donc le point de jonction de tout ce que la France comporte de force spirituelle, de raisonnement scientifique, en matière sociale, de possibilités d'analyse objective du fait et de la chose. Celui qui accepte la servitude s'incline devant le fait passager pour nous, définitif pour d'autres, s'éloigne de l'idée de Libération. L'enchaînement est impitoyable au sens propre et figuré du terme. En désertant, moralement, la France, des Français s'excluaient à la fois de leur famille spirituelle originelle et de la communauté française. Ils n'eurent pas le grand, le sublime honneur d'être au rendez-vous historique. Déjà éliminés d'un combat par leur propre volonté, ils se placèrent en marge d'une rencontre, par leur mental abandon et diabolique infidélité.

Cette rencontre s'inscrit donc dans la vie nationale, y prend place, au moment même du plus grand trouble. Il n'est pas de paradoxe plus évident que celui d'une France défaite donnant naissance, en raison même de son propre état, à une force imprévue. Elle devait devenir invincible. Elle devait aussi être le plus sûr levain de la renaissance française.

Qu'avons-nous fait avec et par cette idée ?

Il était bien de voir l'abbé du village s'en aller au côté de l'instituteur laïque, dans la sinistre nuit de l'hiver de la France, coopérer au parachutage d'armes après avoir participé au recensement du terrain clandestin d'aviation. L'idée de Libération conduisait leur pas, comme leur patriotisme avait fait se rencontrer leurs mains.

Nous avons fait avec elle de grandes choses !

De pitoyables pamphléaires fustigeaient nos jeunes réfractaires, sans rien comprendre à leur grandeur. De sévères censeurs et des juges serviles condamnaient le moyen d'obtenir, même par effraction, cartes d'alimentation et fichiers de travail, en ne comprenant pas ni le drame de celui qui a faim parce qu'il reste Français, ni le tragique de la situation de celui qui veut rester en France, rester à tout prix.

La noblesse n'est pas seulement dans la façon de s'exprimer, ni l'apanage du lettré qui tente de penser pour les autres, tout en pensant pour lui-même. La noblesse est aussi dans le geste. Dans ce geste, dur, brutal, qui lève l'arme de la résistance, même si elle est mortelle, pour donner le pain quotidien à ceux qui se gardent pour la Patrie en se cachant pour vivre et en vivant pour elle. C'était aussi cela la résistance.

Combien son aspect matériel aurait été pour beaucoup insupportable — et dans les exigences du combat, et dans l'âpreté de l'action — si l'idée, la grande, la noble idée de libération, n'avait possédé leur esprit. Maîtresse de leurs âmes et de leurs cœurs, l'idée de libération les conduisait à être, physiquement, maîtres de leur adversaire. C'était cela le résistant. Oui, nous avons fait, avec elle, de grande chose !

Des années durant, aux prises avec la vie, des hommes, d'origine sociale différente, s'étaient livrés au rêve grandiose d'une société meilleure. Ils la concevaient à leur façon, selon leur tempérament, leur aptitude, leur éducation ou formation. Ils la concevaient en France d'abord. Ils la voyaient belle pour l'homme, généreuse et accueillante pour l'être humain.

Lancés dans le tourbillon de l'existence, ils s'ignoraient, lorsqu'ils ne s'opposaient pas. Au grand jour de la vie française, ils ne s'étaient jamais rencontrés autrement que pour se heurter, pour repartir ensuite dos à dos. Dans les ténèbres de la France clandestine, ils se sont trouvés. Leur rencontre, c'est une page d'histoire. Pourquoi ne serait-ce pas une longue partie de l'Histoire de France ? Voilà ce que disait la résistance. C'était cela la résistance.

Qu'en reste-t-il de tout cela, aujourd'hui ?

Il n'en resterait rien si de la rencontre historique il n'était fait respect, si sa noble grandeur se perdait dans des développements impurs.

Contre de tels développements, mais pour en garantir d'autres, l'idée de libération s'est manifestée d'une façon positive et objective dans ce que l'on a appelé le programme de la résistance, dont le Conseil National de la Résistance en est le dépositaire au même titre que le fondateur.

Libération, idée française,

Libération, moment de l'histoire française aussi. N'en faisons pas simplement un combat pour la conquête de nos frontières et en assurer l'inviolabilité à l'avenir.

Donnons tout son sens, son sens vrai à l'idée. Nous l'avons donné à la rencontre qui fut le fait. Maintenons, conservons-en l'esprit.

Et sur les chemins de la libération nous verrons que socialement, politiquement, économiquement, la France a besoin de conserver cet outil magnifique que forgèrent les résistants dans un combat moral et physique sans pareil.

Ainsi, nous pourrions dire, l'Histoire pourra dire, que la rencontre historique n'a pas été un rendez-vous frivole.

Au serment de nos morts, sachons apporter l'hommage et le respect des survivants.

Louis SAILLANT.

## HUMOUR ANGLO-SAXON ? NON, RÉALITÉ...



### Les deux façons de franchir la ligne Siegfried...

(En haut, les Américains en route vers l'Est; en bas, les vaincus en route... vers l'Ouest.)



### ...et le pique-nique sur la rive droite du Rhin.

(Pendant le séjour de M. Churchill en Allemagne; de g. à dr., M. Churchill, le général Brook et Montgomery.)

## LES ALLIÉS ET L'ALLEMAGNE (suite et fin)

manente : c'est la région rhénane. Là il ne saurait s'agir de régime transitoire, le mot d'occupation même est impropre; il doit y avoir *présence définitive* des forces de cette Europe occidentale. Il ne peut y avoir d'équivoque à ce sujet. L'Europe occidentale — y compris l'Angleterre — est en contact direct avec l'Allemagne. D'elle seulement, on peut attendre la préservation de la paix pour le monde entier par des moyens immédiats et rapides.

Par ailleurs nous ne savons pas la situation finale que l'on fera à l'Autriche. Il semble probable — et ce serait juste et normal — qu'on lui redonnera sa personnalité propre en tant que nation sans aucun lien avec l'Allemagne. Mais il y aura sur son territoire aussi une période provisoire d'occupation. En dehors de toute zone qui pourrait nous être désignée et, aussi, dans le cas où l'on renoncerait à délimiter ces zones, l'Autriche doit constituer un noyau spécial et être occupée par la France au même titre que par les autres grandes puissances. Il y a à cela diverses raisons : l'Autriche est, comme la France, un pays d'éducation catholique; aucun des heurts que pourraient produire les différences de religion n'est à craindre entre des troupes françaises et la population autrichienne; il y a aussi le rayonnement de nos idées dans cette partie de l'Europe centre-orientale; il y a, enfin, une certaine communauté de mœurs, parfois même de tournure d'esprit qui évitera les équivoques et les complications nées des fausses interprétations de faits et des incompréhensions natives.

\*\*\*

La question du régime transitoire de l'Allemagne étant réglée, il restera à déterminer son sort définitif sur le plan politique et international et en matière territoriale. Sur ce sujet on sait fort peu de choses.

Dès à présent, pourtant, nous voyons poindre l'action des défenseurs de l'Allemagne, nous entendons s'élever des voix qui prêchent pour qu'il ne lui soit fait nulle peine, même légère.

Ces voix viennent de différents côtés, sont animées par des sentiments d'ordre divers.

Il y a les snobs et les coupeurs de cheveux en quatre, ceux qui veulent jouer aux beaux esprits, aux cerveaux affranchis, il y a les aveugles ou les démagogues, il y a, enfin, les défaitistes et ceux qui doutent de la France.

Là encore, nous retrouvons les formules toutes faites de 1919.

Les premiers nous disent, avec un sourire supérieur, qu'il faut regarder les choses de haut; qu'il n'y a pas de vérité absolue, que la philosophie et la psychologie des Allemands valent, sans doute, les nôtres et qu'il faut se tenir éloigné des solutions absolues et sans souplesse. Les seconds proclament qu'il y a deux Allemagnes — la bonne et la mauvaise, et que la première compte une immense majorité de représentants en face de la seconde, mais que celle-là a eu la malchance d'être dominée par celle-ci; qu'il faut ménager la bonne et qu'en laissant la bride sur le cou de l'Allemagne, c'est la bonne qui dominera et agira pour le bien de tous. Les troisièmes nous affirment, sur un ton pleurard ou désabusé, que la France est incapable de collaborer à une politique de préservation matérielle appliquée à l'Allemagne et, encore bien moins de la pratiquer elle-même, que cette France est trop faible et trop amenuisée.

Dans l'ensemble la mesure la plus rigoureuse à laquelle on nous invite est — si nous ne nous trouvons pas contents de l'Allemagne — de procéder à sa « rééducation ».

Nous répondrons au sourire des uns par un haussement d'épaules et nous ajouterons qu'aucune solution floue ou dotée d'élasticité n'a jamais donné de résultat dans aucun domaine, si ce n'est en faveur des gens sans scrupule, des malintentionnés et des violents.

Nous répondrons aux autres que la bonne Allemagne a eu la possibilité de se révéler après 1919. Si, même, elle trouvait que le traité de paix était trop exigeant — alors qu'en réalité il était trop doux — elle pouvait, avec patience et ténacité, rechercher son amélioration par la voie internationale et diplomatique; en fait, du reste, elle était parvenue par des tricheries, des moyens détournés, des procédés qui maintenaient un malaise universel à obtenir beaucoup de modifications à l'acte de Versailles. Mais au lieu de recourir aux procédés pacifiques, elle a, dès le lendemain de sa défaite, préparé une nouvelle guerre de conquête — cela a commencé avec von Sekt, en 1920. Plus tard connaissant le programme d'Hitler, les Allemands de toutes classes l'ont envoyé une première fois au pouvoir à une majorité formidable et par deux fois, après l'avoir vu agir, ils lui ont confirmé leur confiance et leur admiration. C'est que l'hitlérisme est la synthèse de l'âme allemande et que, pour cela, Hitler a été divinisé par les Allemands.

S'il y a deux Allemagnes, c'est selon l'excellente définition que donnait M. le professeur Edmond Vermeil dans l'un des derniers numéros du *Monde Illustré* — et, matériellement, dans le domaine de la pratique et de la violence cela en revient à une seule Allemagne.

Quant aux pleurards et aux désabusés il n'y a qu'à les traiter par le mépris. Ce sont ceux qui, par veulerie, par haine de l'effort ou par lâcheté, invitent la France à se laisser diminuer et même mourir. Ce sont ceux qui ont cru à la formule attentiste des Munichois et des Vichyssois. Ceux-là devraient simplement regarder autour d'eux : ils verraient l'immense passé de grandeur de la France, ils constateraient son renouveau et sa marche rapide vers une nouvelle grandeur, le début de l'entrée en jeu de tous les éléments de force qui sont en puissance chez elle.

S. de GIVET.

## A L'ARRIÈRE-PLAN DE LA POLITIQUE INTERNATIONALE

La politique internationale figure aujourd'hui au premier plan des préoccupations des gouvernements et, on peut le dire, des peuples eux-mêmes. C'est qu'elle commande, en effet, les relations de tout ordre — politique, économique, social — qui deviennent de plus en plus complexes et enchevêtrées entre nations de plus en plus étroitement solidaires, que des moyens de communication toujours plus rapides ne cessent de rapprocher dans l'espace, alors que des intérêts exaspérés les opposent. Les événements qui, depuis 1914, bouleversent le monde ont contraint les plus indifférents à s'interroger sur les causes de tant de malheurs, à se demander comment on sortira des difficultés du présent, comment on pourra le mieux faire face à celles de l'avenir ou les éviter. Et la pensée est ainsi ramenée toujours aux relations entre les peuples, aux conditions qui les déterminent, à la politique internationale qui les règle et qui les conduit. Hors du secret des chancelleries, où elle restait jadis enclose, celle-ci a maintenant pénétré dans le champ de l'opinion publique.

Mais si les chancelleries ne peuvent l'isoler de maintes considérations auxquelles elle est liée, l'opinion, de son côté, ne peut la comprendre si quelques clartés ne sont pas projetées sur elle sur cet arrière-plan où s'élaborent les données des problèmes internationaux. Chefs d'États, chefs de gouvernements, diplomates sont assistés de conseillers techniques. Le *brain trust* du président Franklin Roosevelt, son « trust des cerveaux » fut un instant célèbre. Le président Wilson avait amené à la Conférence de la Paix où s'élabora le traité de Versailles de nombreux experts, et les délégués aux divers congrès ou conférences internationales sont accompagnés des leurs. Les chefs de missions diplomatiques, agents réguliers et permanents des négociations de cet ordre, ambassadeurs ou ministres plénipotentiaires, en ont dans leur personnel. Aux attachés militaires, d'ancienne fondation, vont s'ajouter successivement les attachés commerciaux, les attachés financiers, les attachés de presse, les attachés « culturels », bref toute une série de spécialistes, chargés d'un secteur particulier des relations internationales. Il appartient au chef du poste d'utiliser, pour l'accomplissement de sa mission et des négociations où elle l'engage, tous ces travaux que son rôle est d'inspirer, d'orienter, de coordonner et de faire servir à ses fins. La tâche de la diplomatie est plus compliquée et par là plus difficile qu'au temps de Richelieu ou même de Talleyrand.

L'opinion publique n'a pas à en connaître, sinon dans les résultats. Et ces résultats, que les représentants de la nation ont le droit et le devoir d'examiner, de discuter et de rejeter, modifier ou ratifier, l'opinion ne peut et ne doit s'attacher qu'à les comprendre. Les rédacteurs diplomatiques des journaux, les spécialistes de la politique étrangère ont la tâche de les lui expliquer. Mais ces explications ne se suffisent pas toujours à elles-mêmes, et c'est ici qu'intervient l'utilité, la nécessité de connaissances diverses auxquelles la grande presse d'information et les périodiques de culture générale seront conduits à faire une place d'importance croissante, à mesure que l'opinion manifestera plus d'intérêt à la politique internationale.

Celle-ci, en effet, se détache sur un fond de réalités complexes dont il faudrait discerner l'influence respective sur les besoins des peuples, leurs aspirations, leurs passions, et l'attitude de leurs gouvernants. Telles sont, en particulier, les conditions géographiques qui donnent à l'histoire nationale son cadre et déterminent toujours dans une si large mesure son orientation. Est-il besoin de rappeler comment le découpage de la Grèce en petits cantons naturels ou sa dispersion en îles favorisa le développement des minuscules cités antiques; comment la Suisse devint elle aussi, pour des raisons analogues, la patrie prédestinée des gouvernements locaux et des libertés communales? Toute l'histoire de la Pologne, au contraire, est dominée par cette circonstance qu'elle se développe dans de vastes plaines dépourvues de frontières naturelles. A ces conditions géographiques sont étroitement liées des conditions économiques, dépendant du sol, du climat, du genre de vie des habitants, et même, pour une part, de leur caractère, qui lui-même n'est pas indépendant de leur vie matérielle.

Une science nouvelle, la *géographie humaine*, s'est créée, ou plutôt reste en voie d'organisation, encore qu'elle ait donné déjà les plus intéressants résultats. Considérant ensemble ce que l'homme reçoit de son milieu naturel et ce que ce milieu doit en retour à l'homme, les modifications qu'il lui imprime par son travail et ses inventions, la géographie humaine projette de vives lumières sur la formation des sociétés et elle entre comme un élément essentiel des caractères généraux qui forment la *psychologie des peuples*, objet d'une autre étude, fort complexe aussi et délicate, dont la politique peut attendre beaucoup de clartés. Il ne faut pas la confondre avec la *psychologie des foules*, dominée par des lois communes à tous les peuples et qui n'ont, par conséquent, aucun caractère national, mais contribuent à expliquer certains événements, et en particulier certaines crises de l'histoire.

La *psychologie des grands hommes* — et nous proposons d'entendre ici, sous cette qualification, les hommes qui ont joué un grand rôle, les protagonistes du drame — n'est pas non plus sans importance si l'on veut comprendre crises ou événements. Il faudra bien tenir compte un jour du fait que dans cette guerre la lutte de l'Angleterre a été conduite par un Churchill, alors que dans la précédente elle l'avait été par un Lloyd George. La personnalité d'un Franklin Roosevelt n'importe pas moins à l'intelligence du rôle des États-Unis à l'heure présente que celle d'un Woodrow Wilson n'importait à l'intelligence du même rôle lors de la précédente crise mondiale. Il n'est pas nécessaire de multiplier des exemples qui ne semblent pas pouvoir être contestés.

Nous sommes ici dans le domaine des sciences sociales, morales et politiques, placées par Auguste Comte au sommet de la hiérarchie comme l'aboutissement de toutes les autres sciences, mais qui n'ont pas, qui n'auront sans doute jamais la même rigueur et laisseront toujours plus de place à l'esprit de finesse qu'à l'esprit de géométrie. Ce n'est pas une raison pour les dédaigner, encore moins pour négliger la contribution qu'elles peuvent apporter à l'intelligence de notre temps et de ses problèmes, en particulier des problèmes de politique internationale posés par le bouleversement le plus profond peut-être de l'histoire. Ce qu'elles étudient, ce sont précisément les arrière-plans où ils s'élaborent, et ce qu'elles nous apprennent, c'est précisément une bonne part de ce que nous avons besoin de savoir, sinon pour les résoudre, du moins pour les comprendre et nous orienter vers leur solution.

Firmin ROZ,  
De l'Institut.

## LE CRÉDIT - SERVICE PUBLIC

M. Léon L. Schick, dont on connaît les travaux sur les grands problèmes économiques que pose l'après-guerre, a écrit à l'intention du Monde Illustré l'article ci-dessous consacré à la politique du crédit. Nos lecteurs liront sans aucun doute avec intérêt le développement de la thèse soutenue par notre collaborateur.

C'est n'est pas pour des motifs d'ordre doctrinal, ni dans l'esprit d'un système d'économie étatique ou socialiste que nous proposons d'organiser le crédit sous forme d'un service public. Notre proposition, qui ne veut fournir qu'une base de discussion, s'inspire des expériences d'un passé récent.

Il s'agit de restaurer la notion de crédit commercial et de lui accorder une place dominante, sinon exclusive, dans le système bancaire de l'avenir. Le crédit doit cesser d'être une faveur pour devenir un droit qui doit être satisfait équitablement dans la mesure du possible.

Autrefois, la lettre de change était à la base du crédit. Nous proposons de remplacer la lettre de change par le crédit à l'achat. Un produit se transforme en marchandise au moment où quelqu'un est disposé à l'acheter. L'acheteur considère dans ce cas que l'objet qu'il achète vaut plus pour lui que l'argent qu'il donne en échange. Par cet acte, un objet se transforme en « marchandise utile » ou bien économique ayant une valeur qui s'exprime en unité monétaire. Les objets qui ne trouvent pas d'acheteurs doivent être considérés comme des non-valeurs au point de vue économique.

C'est pourquoi nous considérons qu'il ne faut accorder des crédits commerciaux qu'au moment où les objets se transforment en marchandises, c'est-à-dire à l'occasion de leur achat. Comme d'autre part c'est l'acheteur qui prend à cet égard un risque et porte la responsabilité des marchandises achetées, c'est à lui et non au vendeur que le crédit doit être accordé.

Il nous faut tout d'abord esquisser la réforme du système bancaire qui serait l'agent exécuteur de la nouvelle politique de crédit.

À la tête du système bancaire serait placée une Banque Centrale avec deux départements : un département monétaire et un deuxième département s'occupant des crédits et des dépôts. Sur le fonctionnement du département monétaire, il n'y a pas lieu d'insister. Il correspond dans ses grandes lignes aux Banques Centrales, telles que nous les connaissons.

Le département « crédits et dépôts » concentrerait toutes les opérations des banques privées. Ce département serait en quelque sorte une super-banque qui se superposerait à l'organisation bancaire existante. Les établissements bancaires en activité subsisteraient, mais seulement comme agents d'exécution de la Banque Centrale. Le public continuerait à entretenir des relations avec les banques auxquelles il est habitué. Les Banques ne travailleraient plus pour leur propre compte, mais pour celui de la Banque Centrale, leurs interventions étant rétribuées sur la base des commissions. Elles ne supporteraient plus de risques, n'auraient plus d'initiative et n'engageraient leurs capitaux propres que pour l'installation de leurs comptoirs. Les rétributions des banques existantes seraient naturellement modestes, mais suffisantes pour couvrir les frais et leur permettre de payer des dividendes raisonnables à leurs actionnaires.

En se refusant à l'étatisation pure et simple de toutes les banques, nous procédons de l'idée qu'il faut maintenir un certain esprit de concurrence entre les banques pour que le public soit bien servi et avec les égards individuels auxquels le client est habitué.

Les banques privées continueraient donc d'exister comme auparavant et même les opérations auxquelles elles se consacraient ne subiraient à première vue aucune modification profonde. Elles continueraient à recevoir les dépôts que le public voudra bien leur confier, honorer les chèques et exécuter différents paiements pour le compte de leurs clients. Mais ces dépôts, elles ne les gèreraient plus pour leur propre compte. C'est au département « crédits et dépôts » de la Banque Centrale que les banques privées seraient tenues de confier la gestion de leurs fonds. Ainsi, ce département aurait à sa disposition la totalité des dépôts à court terme existant dans le pays.

À quoi emploiera-t-il cette masse énorme de disponibilités? Évidemment à donner des crédits, non n'importe quels crédits, mais exclusivement des crédits commerciaux à court terme. Les crédits financiers et spéculatifs à court terme n'auraient plus de place dans le nouveau système. Leur abolition nous semble indispensable pour assainir l'économie.

Il faudra naturellement éviter que la politique de crédit ne s'engage sur le chemin dangereux qui mène à l'expansion arbitraire des crédits. Les dépôts confiés aux banques constituent la contre-partie des capitaux liquides existant dans l'économie. Ces capitaux liquides peuvent et doivent être restitués à l'économie sous forme de crédits commerciaux à court terme. La mission des banques est de recueillir les capitaux disponibles et de les redistribuer selon les besoins de l'économie. Il est essentiel que la redistribution tienne compte de la nature de ces capitaux et sauvegarde leur liquidité en prenant toutes les mesures utiles contre l'immobilisation éventuelle des crédits.

Quels sont les avantages de cette nouvelle organisation de crédit?

Elle permettrait une nationalisation du crédit sans qu'il soit nécessaire de procéder auparavant à une étatisation des banques. Elle assurerait une distribution judicieuse et équitable, au profit de l'économie tout entière, sous forme de crédits, des fonds à court terme recueillis par les banques. Elle faciliterait l'adaptation de la politique de crédit à l'évolution de la conjoncture et contribuerait ainsi à prévenir les crises économiques ou, du moins, à les rendre moins virulentes.

Enfin, le coût du crédit (le taux de l'intérêt) pourrait être maintenu sur un niveau bas, ce qui faciliterait les investissements et le progrès économique.

Le manque de place ne nous permet pas d'exposer ici en détail la nouvelle technique des crédits commerciaux. Nous devons nous contenter de donner quelques indications sommaires sur le fonctionnement des crédits commerciaux à court terme et de renvoyer le lecteur, pour ces plus amples détails et en ce qui concerne les crédits à moyen et à long terme, à notre étude : « Le crédit-service public, Essai sur la reconstruction du système de crédit pour les besoins d'après-guerre » (Documents Français, 1942).

Les crédits commerciaux à court terme seront accordés à l'achat de marchandises. Toute entreprise normalement constituée d'ordre industriel, commercial, artisanal agricole ou autre, aura droit à un crédit correspondant à l'importance de son chiffre d'affaires. Il conviendrait de prévoir une organisation spéciale sur des bases corporatives pour l'artisanat et l'agriculture.

Les entreprises moyennes et grandes s'adresseraient directement aux banques. Les crédits de montant modeste pourront être accordés directement par les banques privées, mais celles-ci seront obligées de s'en tenir aux instructions de la Banque Centrale. En ce qui concerne les crédits moyens et importants, ils ne seront accordés qu'après avis, soit du siège principal de la Banque Centrale, soit de ses sièges régionaux, qu'il faudrait établir dans les principaux centres de province.

À la tête du département « crédits et dépôts » de la Banque Centrale serait placé un gouverneur nommé par l'État, mais qui serait assisté, et dont l'activité serait contrôlée par un « Comité Central de Crédit » composé des représentants des banques particulières et des principales branches de l'activité économique. Le Comité Central fixe les grandes lignes de la politique de crédit et en surveille l'exécution. Il donne son avis sur l'ouverture de tous les crédits importants.

Toute l'activité économique du pays serait divisée en un certain nombre de catégories. Dans chaque catégorie, les crédits pourraient être accordés suivant un coefficient déterminé sur la base du chiffre d'affaires de l'entreprise et en tenant compte de la vitesse de rotation de son fonds.

Les crédits seront accordés à l'achat de marchandises; étant entendu qu'il ne s'agit pas de marchandises destinées à la consommation, mais achetées en vue de subir une transformation dans l'établissement du preneur de crédit ou à être revendues à ses clients. Les crédits seront accordés, en principe, pour la durée d'une année. Mais les crédits ouverts ne pourront être utilisés que dans la mesure où les débiteurs présenteront à la banque des factures à payer pour les marchandises achetées par eux, comme cela se pratique couramment en ce qui concerne le financement international par le moyen de crédits d'acceptation. Exactement comme dans le cas de crédits d'acceptation, les crédits à l'achat devront être liquidés automatiquement au moment de la revente des marchandises achetées grâce à ces crédits.

Pour éviter à la banque des pertes, il y a lieu de prévoir l'institution d'une assurance spéciale en sa faveur la garantissant contre toute perte possible. Le système de la super-banque unique permet d'organiser cette assurance dans le cadre même de la banque. Il suffirait d'obliger les débiteurs à payer, en plus des intérêts, une légère prime d'assurance, par exemple un huitième à un quart pour cent et par an, qui servirait à constituer un fonds de garantie, lequel serait utilisé pour couvrir toute perte éventuelle.

C'est le Comité Central de Crédit qui sera chargé de diriger la politique générale de crédit du pays. C'est à lui qu'incombera, par conséquent, la fixation des taux de l'intérêt pour les comptes créditeurs et débiteurs. Ces taux, il les fixera en fonction de la situation générale du pays. En faisant cela, la Banque Centrale exercerait une grande influence sur l'évolution économique du pays. Cette influence serait d'autant plus grande que ce n'est pas seulement en modifiant le coût du crédit, mais aussi la quantité des crédits mis à la disposition de différentes branches de l'activité économique, que la Banque interviendrait dans l'évolution de la conjoncture, même lorsque celle-ci ne s'étend qu'à une seule ou plusieurs branches. La Banque deviendrait ainsi un instrument puissant de politique de conjoncture en régularisant le développement de la vie économique tout entière.

Léon L. SCHICK.

LES ARMÉES ALLIÉES DANS LA RHUR ET EN WESTPHALIE



TROUPES AMÉRICAINES DE LA 9<sup>e</sup> ARMÉE FAISANT LEUR ENTRÉE A DUISBOURG



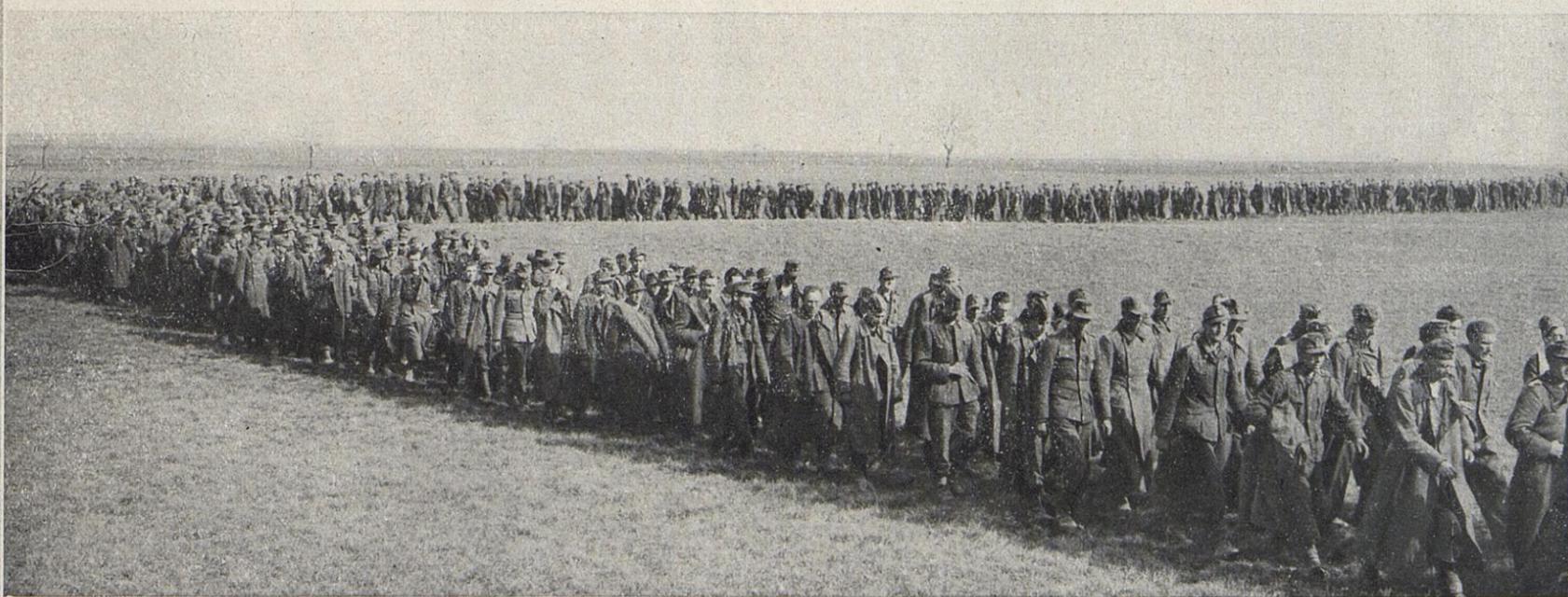
LES BRITANNIQUES TRAVERSANT ECHOLT AU MATIN DU 29 MARS



LES AMÉRICAINS DÉBLAYANT LA VILLE Désormais célèbre D'ANDERNACH



TOMMIES NETTOYANT UN VILLAGE MAISON PAR MAISON PRÈS DE STADTLOHN



ET VOICI LE PLUS RÉCONFORTANT SPECTACLE QU'ON PUISSE ACTUELLEMENT VOIR EN WESTPHALIE, UN SPECTACLE OU LA FIGURATION N'EXISTE PAS !...

# LE TOUR DU MONDE EN 7 JOURS

SEMAINE DU 29 MARS AU 5 AVRIL 1945

## GUERRE

Quelle est, au matin du jeudi 29 mars, la situation sur le front occidental ?

Dans le secteur septentrional Emmerich, qui couvre au sud la défense des Pays-Bas, est pris depuis la veille, de même que Bocholt, ville fortement protégée située à l'est de Rees. Borken, à l'est de Bocholt, est atteint, la voie ferrée Dortmund-Münster vient d'être coupée. Dans le N.-O. du bassin de la Ruhr, Hamm, Hamm, Sterkrade sont pris. La I<sup>re</sup> armée américaine s'est emparée de Giessen. La III<sup>e</sup> armée américaine a occupé Wiesbaden. Dans l'espace de deux jours, l'armée Patton a fait 30.000 prisonniers. La VII<sup>e</sup> armée des États-Unis a commencé d'attaquer Aschaffenburg. Elle a fait sa jonction avec la III<sup>e</sup> armée. Ces deux armées, et la I<sup>re</sup>, présentent désormais un front continu.

Le 29 mars, les blindés de la I<sup>re</sup> armée américaine, partis de Marbourg, sur la Lahn, et marchant vers le nord, parviennent à 16 kilomètres au sud de Paderborn, ayant parcouru 90 kilomètres en moins de douze heures. Le but de cette manœuvre est d'isoler le bassin de la Ruhr par une jonction avec les armées de Montgomery à son extrémité N.-E., d'isoler et de détruire les troupes allemandes qui s'y trouvent.

Cette audacieuse opération réussira pleinement. L'ennemi, qui s'attendait à voir l'armée Hodges poursuivre son avance en direction de l'Est, est complètement surpris par sa brusque orientation vers le Nord. La jonction de la I<sup>re</sup> armée avec la IX<sup>e</sup> armée américaine, qui constitue l'aile droite des armées Montgomery, se fera le 31 mars à Lippstadt, à 28 km. à l'ouest de Paderborn (occupé le 30). La poche ainsi créée mesure, de la Lippe à la Sieg, de Duisbourg à Bonn, quelque 12.000 kilomètres carrés (100 kilomètres de large sur 120 de profondeur). Les forces allemandes prises au piège — les restes des deux armées du centre, commandées par le maréchal Model, et qui comptaient quelques-unes des meilleures divisions de la Wehrmacht — tenteront en vain de se frayer un chemin vers l'Est en attaquant, avec des chars « Tigre », sur la ligne Paderborn-Siegen. Le 3 avril le général Eisenhower, dans un ordre à ses armées, pourra annoncer que les troupes ennemies encerclées dans la Ruhr sont vouées à l'anéantissement.

Dans le N.-O. du bassin, Gladbeck et Bottrop sont occupés.

Plus au sud les blindés de Patton, partis de Giessen, atteindront Lauterbach (le 29), à 35 kilomètres à l'est et le dépasseront d'une quinzaine de kilomètres. L'avance se poursuivra au cours des journées suivantes et, le 3 avril, les colonnes de Patton seront au cœur de la Thuringe, au delà de Gotha. Francfort, cependant, est complètement nettoyé.

Le 29, les I<sup>re</sup> et III<sup>e</sup> armées américaines font 40.000 prisonniers.

Le 30, la manœuvre de débordement de Cassel par l'armée Hodges et de Fulda par l'armée Patton se poursuit. Ces deux villes tomberont le 3 avril.

Cassel défendait, par le sud, l'accès de Hanovre, et cela explique l'acharnement de la résistance offerte par sa garnison.

Le 30, la VII<sup>e</sup> armée américaine prend la vieille cité universitaire de Heidelberg.

Le samedi 31 mars, la I<sup>re</sup> armée française franchit à son tour le Rhin, dans la région de Spire-Germersheim, en surmontant une vive résistance. Nos divisions, débordant la Forêt Noire, marchent sur Stuttgart. Mercredi, en fin d'après-midi, on apprendra qu'elles se sont emparées de Carlsruhe.

A Aschaffenburg, sur le Main, au S.-E. de Francfort, et dans son voisinage, les Allemands opposent une résistance farouche aux troupes de la VII<sup>e</sup> armée. La ville ne tombera que le 3 avril.

Cependant, sous les bombardements de l'aviation alliée, les troupes d'occupation en Hollande ont commencé, par terre et par mer, à évacuer la partie occidentale de ce pays.

La I<sup>re</sup> armée canadienne et la II<sup>e</sup> armée britannique poussent vers le nord, vers le Zuiderzée, afin de leur couper la retraite. Tout en nettoyant le territoire entre le Waal et le Lek, entre Nimègue et Arnhem et en attaquant cette dernière ville elles prennent (2 avril) la ville frontière allemande de Rheine et les villes hollandaises d'Enschede et de Hengelo; elles atteignent le même jour et dépassent en deux points le canal de Twente à l'est de Zutphen, dont elles s'empareront le 3 avril; elles auraient atteint (le 3) Deventer, dépassé Zwolle. Zwolle n'est qu'à une vingtaine de kilomètres du Zuiderzée, à l'est.

Avançant d'Enschede en direction du N.-E., des unités britanniques se sont emparées de Northorn, localité allemande, proche de la frontière orientale de la

Hollande, au S.-O. de la ville de Lingen. Elles ont ainsi accompli la moitié du chemin qui les sépare de leur base de départ sur le Rhin, d'Emden, port allemand sur la mer du Nord.

Plus au sud, des formations blindées britanniques, ayant franchi le canal Dortmund-Ems, large de quarante mètres, attaquent Osnabrück, Bielefeld et Herford, plus à l'est; aux dernières nouvelles elles auraient atteint la Weser dans cette région.

Plus à l'ouest, les Américains pénètrent dans Hamm. Münster, la capitale de la Westphalie, dont la garnison a refusé de capituler, est pilonné par l'artillerie lourde, avant d'être pris d'assaut (le 3 avril). Dans le nord du bassin de la Ruhr, Recklinghausen est pris le même jour.

Montgomery a plus de 2.000 chars au delà du Rhin. L'armée Hodges dispose de son côté d'une masse formidable de blindés. Entre Paderborn et Fulda, 3.000 chars et une nombreuse infanterie portée sont en action.

Sur le front de l'armée Patton, le nettoyage de Fulda s'achève le 2 avril. Un bond de 50 kilomètres porte certaines de ses unités de cette ville sur la Werra.

Patch, de son côté, poursuit le nettoyage de Wurzburg, tout en poussant vers l'Est, en direction de Nuremberg. D'autres formations de son armée remontent la vallée du Neckar et pénètrent, le 4 avril, dans Heilbronn.

\* \* \*

La place nous manque pour relater en détail les magnifiques succès remportés par l'armée rouge au cours de ces sept jours.

Voici les faits, dans leur sobre éloquence : Le 28, Gdynia, ville créée de toutes pièces par la Pologne après l'autre guerre et qui en quelques années était devenue le premier port de la Baltique, est pris d'assaut. Des éléments blindés polonais ont participé à l'action. Le même jour, dans le sud, Malinowski a pris Komaron et Győr, au sud du Danube, puissants points d'appui sur la route de Bratislava et de Vienne. Le lendemain, Tolboukhine prend Szombathely et franchit la frontière autrichienne (à l'ouest de Koszeg). Le groupement allemand qui résistait encore au S.-O. de Koenigsberg, en Prusse Orientale, est liquidé à la suite de combats extrêmement meurtriers pour l'ennemi.

Le 30 mars, Dantzig est pris d'assaut. Le drapeau polonais flotte sur la ville. Quarante-cinq sous-marins sont pris dans le port. Au nord du Danube, Malinowski force le passage du Hron et progresse de 50 kilomètres en direction de Bratislava. Komarno, d'où était partie trois semaines auparavant la contre-offensive allemande, est pris et dépassé.

Le 1<sup>er</sup> avril Koniev s'empare de Ratibor, qui défendait, au N.-E., les approches de la Moravie, ainsi que de la forteresse de Glogau, en Silésie, laquelle résistait depuis deux mois. Tolboukhine s'empare de Sopron, ce qui lui permet de tourner par le sud les défenses de Vienne, établies entre le lac Neusiedl et le Danube. Il s'empare, le 3 avril, du grand centre industriel de Wiener-Neustadt, à 40 kilomètres au sud de Vienne, et menace Graz.

La veille il avait occupé le col de Semmering, dans les Alpes autrichiennes, que franchit la voie ferrée conduisant de Vienne à la Yougoslavie, où opèrent encore des forces de la Wehrmacht.

D'autres unités de l'armée Tolboukhine prennent Baden, à 18 kilomètres au sud de Vienne. Aux dernières nouvelles, l'assaut est donné à la capitale autrichienne.

Débordant Bratislava, Malinowski marche lui aussi sur Vienne.

Au sud du lac Balaton, le grand centre pétrolier de Nagy-Kanizsa est pris.

## DIPLOMATIE

Contrairement à l'attente de beaucoup, aucun coup de théâtre, aucun événement sensationnel n'a marqué la fin de mars et l'avènement d'avril. Toutefois, les émissaires allemands n'en ont pas moins multiplié leurs sondages en vue de la conclusion d'un armistice et la Suède et la Suisse ont été les lieux de rencontres mystérieuses autant que stériles, si l'on en juge par les résultats immédiats apparents.

Quant aux milieux diplomatiques proprement dits, c'est autour de la conférence de San-Francisco qu'ils ont manifesté leur activité. La Syrie et le Liban ont été conviées à cette conférence. Différents pays, dont l'U. R. S. S., ont désigné leur délégué. On a vivement remarqué que M. Molotov ne partirait pas outre-Océan et certains d'en conclure que la Russie se

désintéresserait déjà de ce qui se passera à San-Francisco. C'est aller bien vite ! On peut tout au plus admettre que les délégués russes, obligés d'en référer à leur ministre, ne pourront se prononcer rapidement sur les questions essentielles, ce qui laissera à chacun le temps de la réflexion et risque de faire traîner en longueur les débats de la conférence.

Le point névralgique reste la question polonaise. Le gouvernement polonais de Varsovie a désigné sa délégation mais Londres et Washington se refusent à l'admettre et déclarent n'accepter que les représentants d'un véritable gouvernement polonais d'union nationale.

Cependant, la Russie, qui appuie Varsovie, renforce sa position : la Yougoslavie, en effet, reconnaît le gouvernement de Varsovie; le Brésil renoue des relations diplomatiques avec l'U. R. S. S.; M. Benès, président de la République tchécoslovaque, quitte Moscou pour rentrer dans son pays et, arrivé à Lwow, constitue son nouveau gouvernement à la tête duquel il place son ambassadeur à Moscou : M. Fierlinger.

Du côté ibérique, Franco perd du terrain : ses ambassadeurs à Londres et en Argentine démissionnent. L'Argentine, de son côté, signe l'acte de Chapultepec entrant ainsi définitivement dans la communauté américaine.

## FRANCE ET EMPIRE

L'Assemblée Consultative Provisoire s'est séparée après avoir voté la loi de Finances dont le vote a permis à M. Plevin d'indiquer dans un discours magistral les grandes lignes de sa politique financière.

Au cours des débats, l'Assemblée a voté la suppression des subventions allouées par Vichy aux écoles libres.

## DE-CI, DE-LÀ

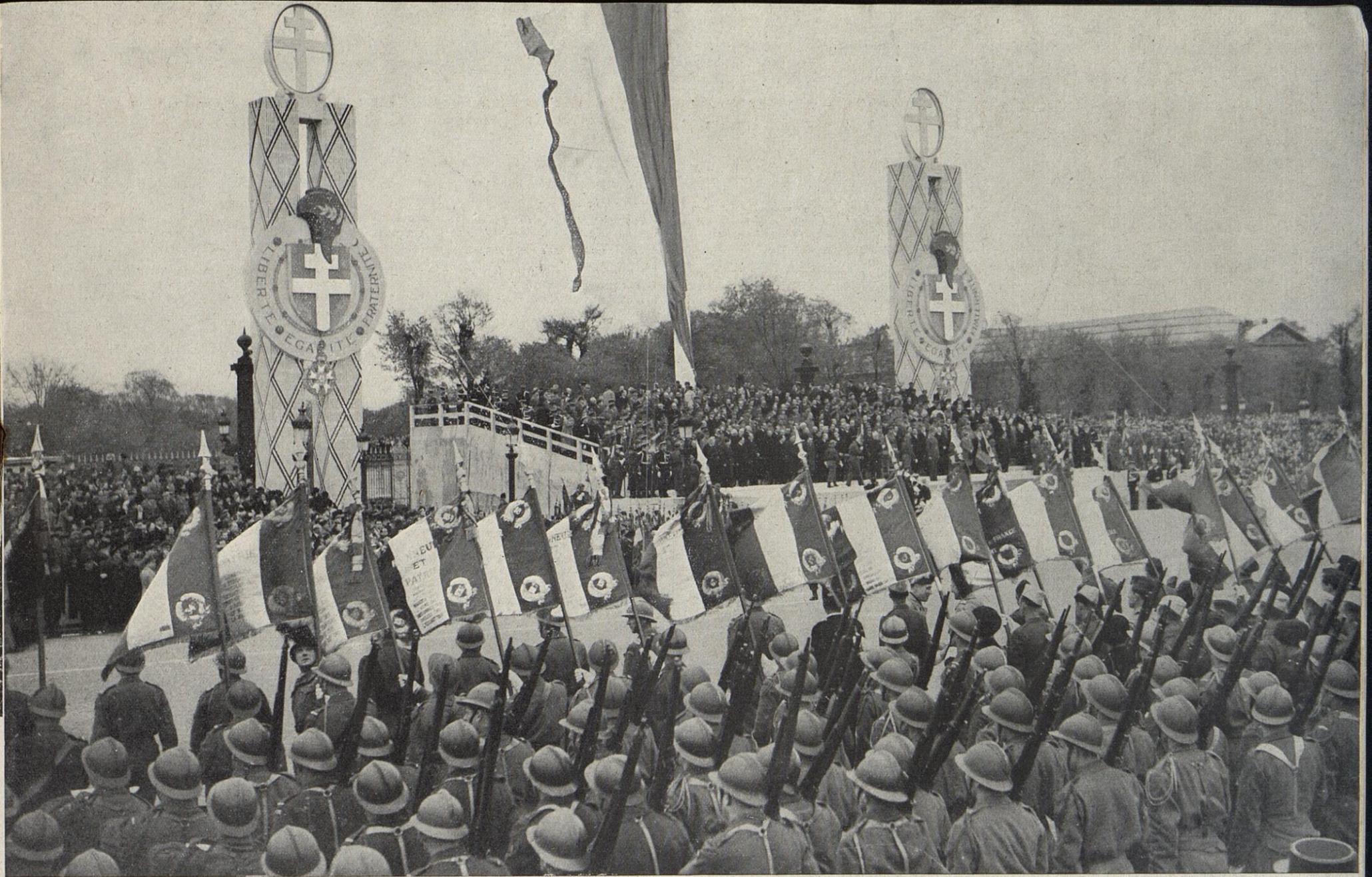
— Le Comité national de la C. G. T. décide que les syndicats pourront présenter des candidats aux élections.

— Les jeunes communistes disparaissent pour devenir l'« Union de la jeunesse républicaine de France ».



## VOICI CE QU' "ILS" ONT FAIT D'UN HOMME ...

Cet homme — ce squelette vivant plutôt — s'appelle Rudolph Scherm, de Vienne. Il y a quatre ans, c'était un homme comme les autres. Aujourd'hui, il sort — libéré par l'avance russe — du sinistre camp de la mort allemand d'Oswiencim, en Silésie. Et voici ce qu' "ils" en ont fait. On voit ici le capitaine A. Fradkin, du Service de Santé de l'Armée soviétique, en train d'examiner le malheureux. Ajoutons que tous les survivants du camp d'Oswiencim, absolument à bout de forces, furent trouvés dans le même état de misère physiologique...



PLACE DE LA CONCORDE, AU MATIN DU 2 AVRIL. LES TROIS COULEURS, GLOIRE ET ESPÉRANCE DE LA FRANCE LIBÉRÉE, FLOTTENT AU VENT. C'EST UNE JOURNÉE QUI FERA DATE DANS L'HISTOIRE

# LA JOURNÉE DES DRAPEAUX

LORSQUE, par les grands boulevards jusqu'à la République; lorsque, par les boulevards Malesherbes et Haussmann jusqu'à l'Étoile, les nouvelles armées françaises défilèrent dans cette matinée du lundi de Pâques, combien furent-ils ceux qui, soulevés d'enthousiasme, acclamèrent les drapeaux nouvellement remis!

Le drapeau tricolore, témoin de nos plus belles pages de gloire, fut aussi le témoin de nos jours de deuil. Pourtant, comme il y a loin de l'oriflamme rouge de l'abbaye de Saint-Denis à ce rectangle aux trois bandes verticales dont la forme et les couleurs furent définitivement fixées par la Convention de 1794!

La France n'a pas toujours eu de drapeau national. Des bannières ecclésiastiques furent son ancêtre. Ce ne fut qu'après des siècles de luttes que se constitua la monarchie nationale, par l'unité du territoire. Alors la religion du drapeau remplaça la foi religieuse.

L'on trouve aux Invalides une curieuse collection des drapeaux de l'ancienne monarchie. Pourtant, ce n'est guère qu'à partir de la bannière blanche fleurdelisée d'or de saint Louis que datent les véritables guidons royaux.

C'est pendant la guerre de Cent ans que le blanc devint la couleur des rois de France. Cela commença par la croix blanche, signe de ralliement des Français, et se perpétua pendant toute l'ancienne monarchie.

En 1790, un décret donna d'abord la cravate tricolore à tous les drapeaux. Puis, petit à petit, l'on remplaça les anciens étendards par des enseignes aux trois couleurs. Mais, comme leur disposition n'avait pas été réglée, chaque demi-brigade donna aux pièces tricolores les dispositions les plus bizarres. C'est donc la Convention de 1794, dont nous parlions tout à l'heure, qui fixa définitivement la forme des glorieux emblèmes.

En 1803, Napoléon songea à adopter la couleur verte comme couleur nationale, l'empereur avait un faible pour le vert. Mais, bien que des modèles eussent été dessinés, ce projet ne connut pas de suite.

Les drapeaux républicains étaient surmontés de la pique. A l'empire, ils reçurent l'aigle.

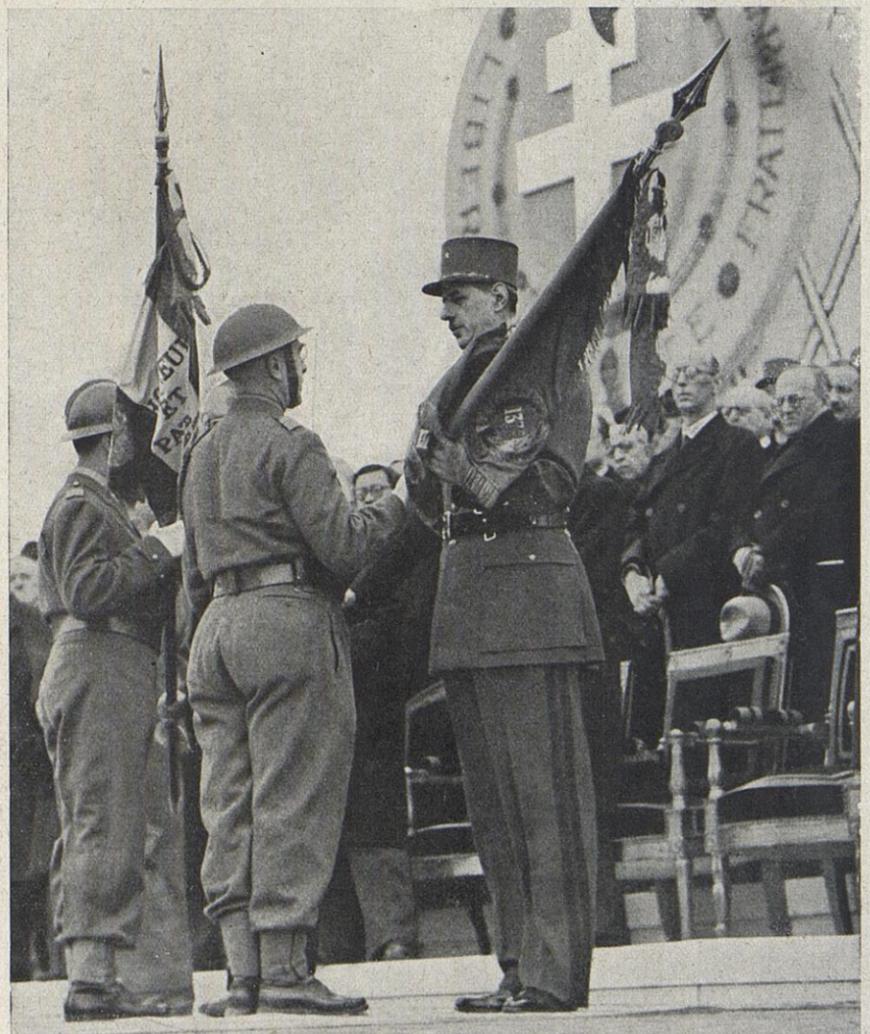
A la fin de 1806, les drapeaux de notre armée de Prusse et de Pologne reçurent des couronnes de laurier en or. Ces couronnes restèrent attachées à la cravate des drapeaux jusqu'en 1814.

La campagne de Russie fut terrible pour l'armée française. Pourtant, un très petit nombre de drapeaux restèrent entre les mains de nos ennemis d'alors. Ceux que l'on ne put emporter furent brûlés, et les officiers en burent les cendres.

Lors de la reprise des aigles en 1852, les drapeaux français furent bénis par l'archevêque de Paris selon une tradition chrétienne remontant à l'empereur Léon.

Le premier drapeau décoré fut celui du 2<sup>e</sup> zouaves, qui, le 4 juin 1859, dans un combat acharné à l'arme blanche, arracha sur le champ de bataille de Magenta le drapeau du 9<sup>e</sup> régiment d'infanterie autrichienne.

C'est d'ailleurs également à la suite de cette bataille que Napoléon III décida que tout régiment qui prendrait un drapeau ennemi recevrait pour le sien la croix de la Légion d'honneur.



LE GÉNÉRAL DE GAULLE REMETTANT L'UN DES DRAPEAUX DE L'ARMÉE NOUVELLE



ACCLAMÉE PAR LA FOULE PARISIENNE, L'INFANTRIE DÉFILE DANS LE MEILLEUR STYLE



LES FUSILIERS MARINS PASSENT RUE ROYALE, DEVANT L'ÉGLISE DE LA MADELEINE



LA FAMEUSE NOUBA DES TIRAILLEURS MAROCAINS PRÉCÉDÉE DE SON BÉLIER-FÉTICHE



POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANCE DES FEMMES PARTICIPAIENT A UN DÉFILÉ MILITAIRE

### LES DRAPEAUX (suite)

C'est donc un drapeau plein de gloire et d'histoires que celui de la France. C'est pourquoi ce 2 avril 1945 restera pour nous un jour mémorable entre tous.

\*\*\*

La première cérémonie ayant précédé dans l'histoire celle que nous venons ainsi de vivre se déroula le 5 décembre 1804 à l'occasion de la remise des aigles. Trois jours auparavant Napoléon s'était sacré empereur. Paris était encore en liesse. Le Premier Consul de la veille n'était pas encore sujet à l'embonpoint. Pourtant les cérémonies du sacre avaient quelque peu fatigué ses traits. Ceux qui l'approchèrent le remarquèrent et en conclurent, peut-être un peu vite, que l'Empereur avait ce jour-là tourné le cap de sa vie.

Il apparut au Champ-de-Mars, entouré de sa cour et de ses maréchaux. Son front était ceint du laurier des Césars. Le peintre David, à qui fut confiée la mission d'éterniser cette mémorable cérémonie, ne semble pas avoir été aussi heureusement inspiré dans l'exécution de cette commande que dans celle du sacre. Certains iront même jusqu'à trouver que le théâtral de sa composition frise le grotesque.

Quoi qu'il en soit, c'est cette toile du Musée de Versailles qui règne comme le seul témoignage visuel et digne de foi de cette manifestation impériale.

« Vous jurez, dit l'Empereur aux colonels qui vinrent recevoir leurs aigles au pied du trône élevé devant l'École militaire, de sacrifier votre vie pour les défendre et les maintenir sur le chemin de la gloire... »

« Nous le jurons », s'écrièrent-ils.

Fort peu d'entre eux ne tinrent pas parole.

C'est encore une fois au Champ-de-Mars qu'eut lieu le 7 septembre 1814 la seconde des cérémonies du même ordre. Il s'agit cette fois de la remise du drapeau blanc à la Garde Nationale de Paris. C'était la Restauration. La France reprenait les couleurs d'Henri IV et du Roi-Soleil.

Et cela devait durer seize ans.

Le 20 août 1830, l'article 67 de la Charte Constitutionnelle mentionne que la France reprend ses couleurs. Désormais, il ne doit plus être porté d'autres cocardes que la cocarde tricolore. Ce jour-là, c'est encore à la Garde Nationale que se fait cette distribution. Cette Garde est forte de 60.000 hommes.

Deux remises solennelles de drapeaux eurent lieu en 1831 et 1841. Les hampes étaient surmontées d'un coq. Le 6 février 1831, à la remise des drapeaux accordés par le roi des Français aux ouvriers du 2<sup>e</sup> arrondissement maritime, 4.000 ouvriers assistaient à cette cérémonie.

20 août 1848, nouvelle manifestation... C'est ce jour-là, en effet, qu'à l'occasion de la fête de la Fraternité le gouvernement remet des drapeaux républicains



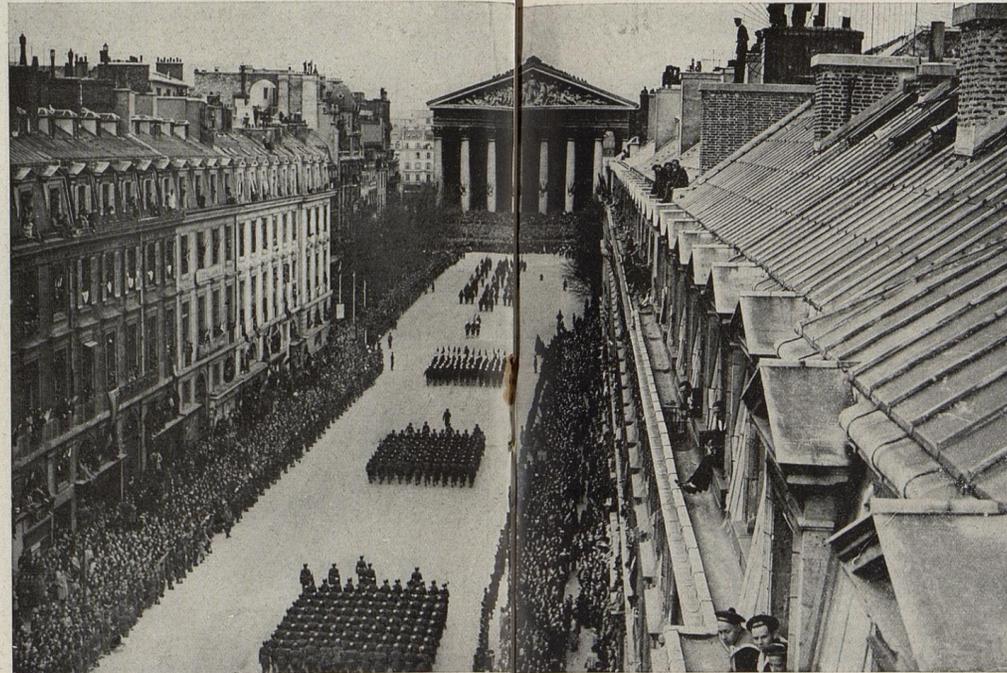
UNE MER DE DRAPEAUX : ET TÊTE HAUTE, VOICI LA JEUNE ARMÉE FRANÇAISE, ÉMOUVANT SYMBOLE D'UN PAYS RENDU À LA LIBERTÉ, FIER DE SON GLORIEUX PASSÉ ET CONFIAINT DANS SON AVENIR



LA PLACE DE LA CONCORDE TELLE QU'ON LA POUVAIT VOIR AU MATIN DU 2 AVRIL 1945. APRÈS LA REMISE DES DRAPEAUX, TANDIS QUE LES TROUPES DÉFILEAIENT DEVANT LE GÉNÉRAL DE GAULLE, DES MILLIERS ET DES MILLIERS DE PARISIENS CRIAIENT LEUR JOIE



TOUT PARIS ÉTAIT LÀ, ENTASSÉ SUR LE BORD DES TROTTOIRS, JUCHÉ SUR LES TOITS, GRIMPÉ SUR LES ARBRES



UNE VUE SAISSANTE, RUE ROYALE, AU DÉBUT DU DÉFILÉ, ALORS QUE LES PREMIÈRES TROUPES MONTENT VERS LA MADELEINE



ET VOICI CELLE QU'ON ATTENDAIT ET QUI FERMAIT LA MARCHÉ DE L'INFANTERIE : LA GLORIEUSE LÉGION

à l'armée et à la Garde Nationale mobile et sédentaire.

Et puis, nous arrivons au 10 mai 1852. Rétablies par décret du 31 décembre 1851, les aigles sont une nouvelle fois redistribuées. Toujours sur le Champ-de-Mars la cérémonie réunit : 65 escadrons de cavalerie, 80.000 hommes et 100 canons. A cette fête, furent conviés 17 grands chefs arabes. Elle se poursuivit trois jours durant.

Enfin, la dernière en date de ce genre de manifestation est celle du 14 juillet 1880, pour la remise des drapeaux du modèle fixé le 3 février 1879. Ce modèle comportait trois bandes cousues, au lieu d'un seul morceau tissé comme l'était celui distribué en 1852.

Cette cérémonie qui se déroula aux abords de la plaine de Longchamp avait été favorisée par un temps splendide. Toutes les routes et avenues étaient noires de monde. Plus de 300.000 personnes acclamèrent la revue et les nouveaux étendards.

Ainsi, ce sont donc six cérémonies qui ont précédé dans l'histoire la manifestation de ce 2 avril 1945. De ce jour où, pour notre honneur national, tous les Français ont senti leur cœur vibrer d'un même élan, dans le même amour de la patrie.

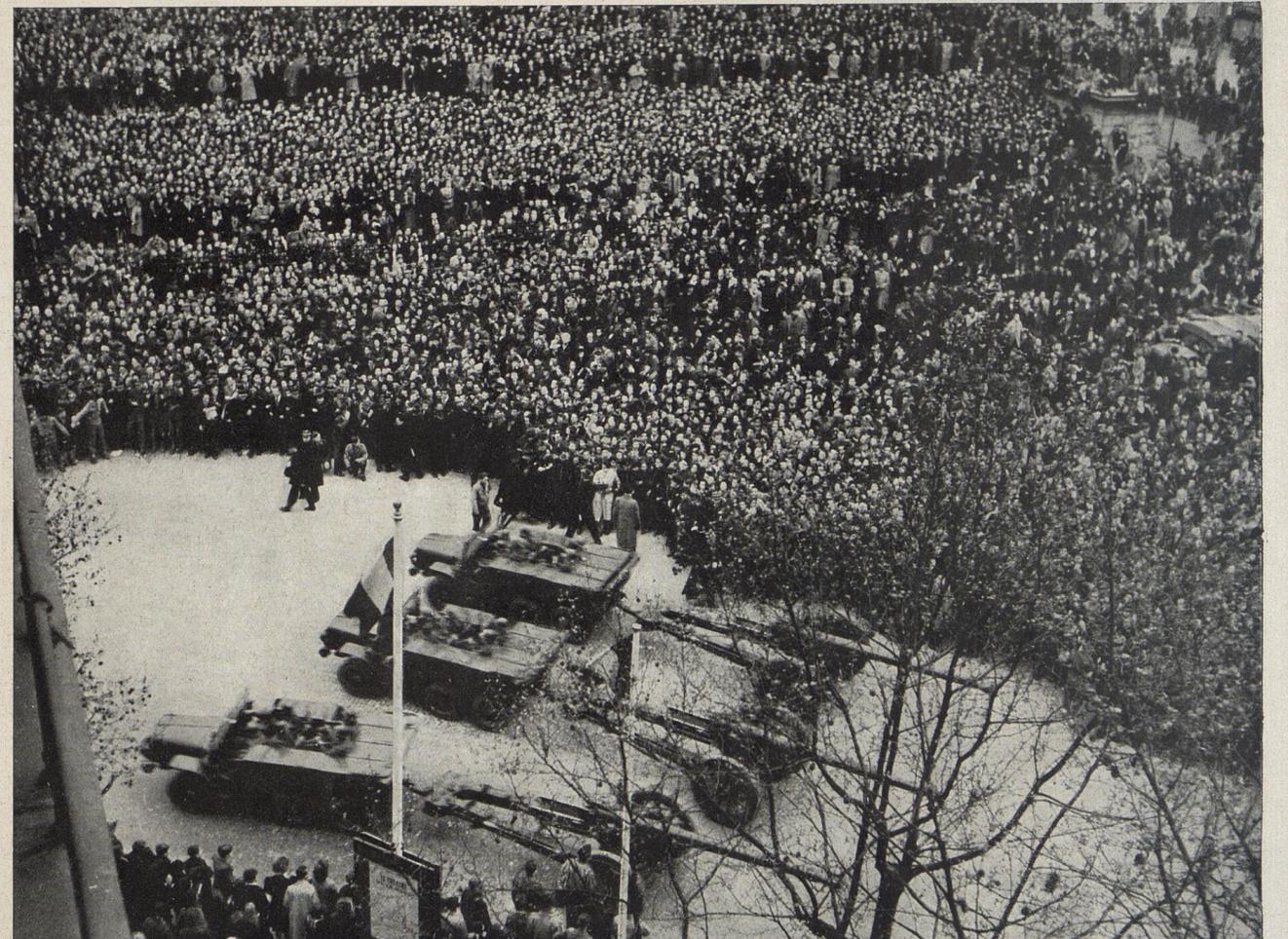
Christian GUY.



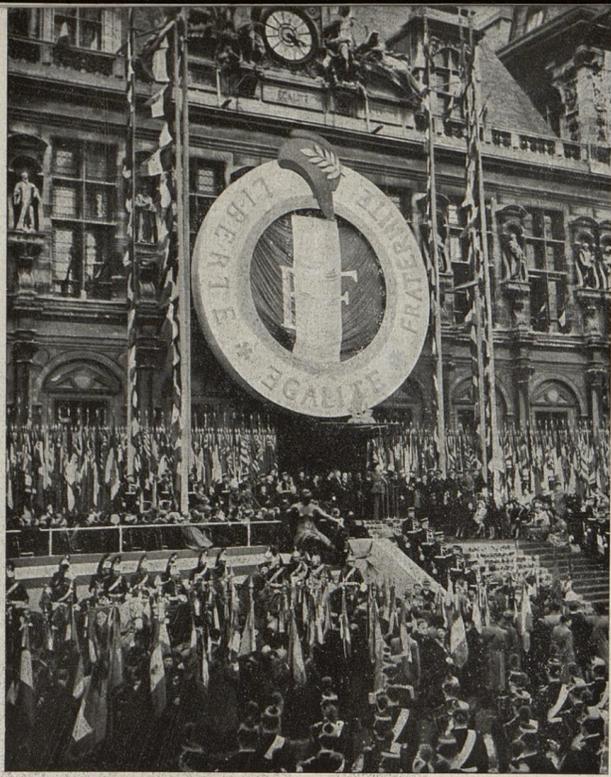
CETTE IMAGE NE TRADUIT-ELLE PAS A MERVEILLE L'ENTHOUSIASME DE LA FOULE ACCLAMANT L'ARMÉE NOUVELLE?



LES PETITS N'ÉTAIENT PAS LES DERNIERS A APPLAUDIR!



MIEUX QU'UN LONG ARTICLE, CE DOCUMENT DONNE UNE IDÉE EXACTE DE L'INNOMBRABLE FOULE QUI, LE LONG DES BOULEVARDS, ASSISTA AU PASSAGE DE NOS TROUPES



LA FAÇADE DE L'HOTEL DE VILLE AVANT LA REMISE DE LA CROIX DE LA LIBÉRATION

## GLOIRE, GLOIRE A PARIS IMMORTEL... ..COMPAGNON DE LA LIBÉRATION !

**P**ARIS vient de recevoir la croix de la Libération. Jamais croix ne fut mieux méritée. Le général de Gaulle a eu raison de souligner, dans le discours qu'il a prononcé à cette occasion, le 2 avril, à l'Hôtel de Ville, combien l'histoire de Paris est étroitement liée à la lutte du peuple de France pour sa libération nationale et pour la liberté. Il a rappelé quelques-uns des épisodes de cette lutte : la retraite d'Attila, l'assaut, par Jeanne d'Arc, de la porte Saint-Honoré, l'entrée dans la capitale du bon roi Henri, qui mettait fin aux guerres religieuses, la reddition de 1871, la bataille de la Marne en 1914, l'invasion allemande de juin 1940 et enfin le sursaut populaire des glorieuses journées du 19 au 25 août 1944.

De son côté, le président du conseil municipal, M. André Le Troquer, a évoqué les combats révolutionnaires de 1830, de 1848 et de la Commune de 1871. Ainsi, le tableau rapidement brossé faisait-il ressortir combien sont étroitement liées dans l'histoire de Paris la lutte pour l'indépendance et la grandeur nationales et la lutte pour la liberté.

Pour le Parisien qui circule à l'étranger, le prestige de Paris le suit partout. Nulle part au monde on ne peut prononcer ces deux syllabes Paris sans qu'imédiatement une lueur ne brille dans les yeux : « Paris! Vous venez de Paris! Vous êtes Parisien! Quelle chance vous avez! » N'y a-t-il pas là, dans cet hommage spontané, combien simple et combien émouvant, comme un verdict unanime dont Paris peut être fier!

Qu'est-ce donc qui vaut à Paris cette faveur mondiale! Il est d'autres capitales qui ne manquent pas de charme, de grandeur : Prague, Vienne, Budapest — avant sa destruction! C'est que Paris n'est pas



LE GÉNÉRAL PENDANT SON DISCOURS



LE GÉNÉRAL VA ÉPINGER LA CROIX

seulement cette ville harmonieuse qui étale ses quartiers si divers, si captivants, de chaque côté de la Seine dolente; Paris n'est pas seulement la ville de l'élégance, du bon goût, cette ville d'où s'élève, comme un parfum de rares essences, tout ce qui fait la douceur de vivre. Paris est aussi la capitale où l'artiste va chercher la consécration de son talent. Elle est la ville accueillante au proscrit chassé de son pays pour ses opinions; elle est la cité bourdonnante du labeur de ces ouvriers, de ces merveilleux artisans, de ces gracieuses cousettes qui lancent dans le monde entier les produits les plus « finis ». Elle est, enfin, le berceau, le creuset de la pensée libre, de cette philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle qui jeta, en Europe d'abord, puis dans l'univers ébloui, le germe d'une plante dont la racine est solidement plantée dans les pavés de ses faubourgs : la liberté...

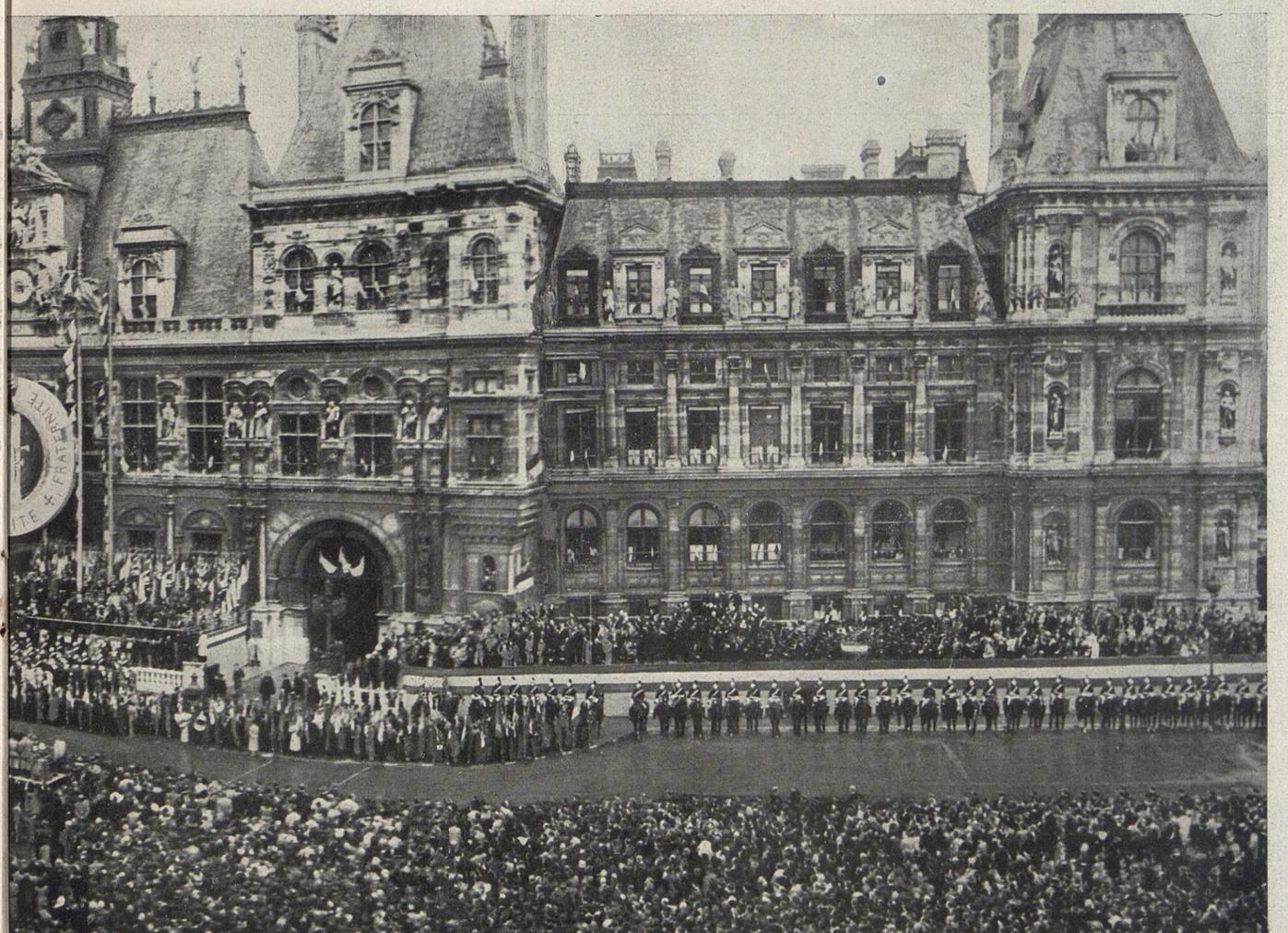
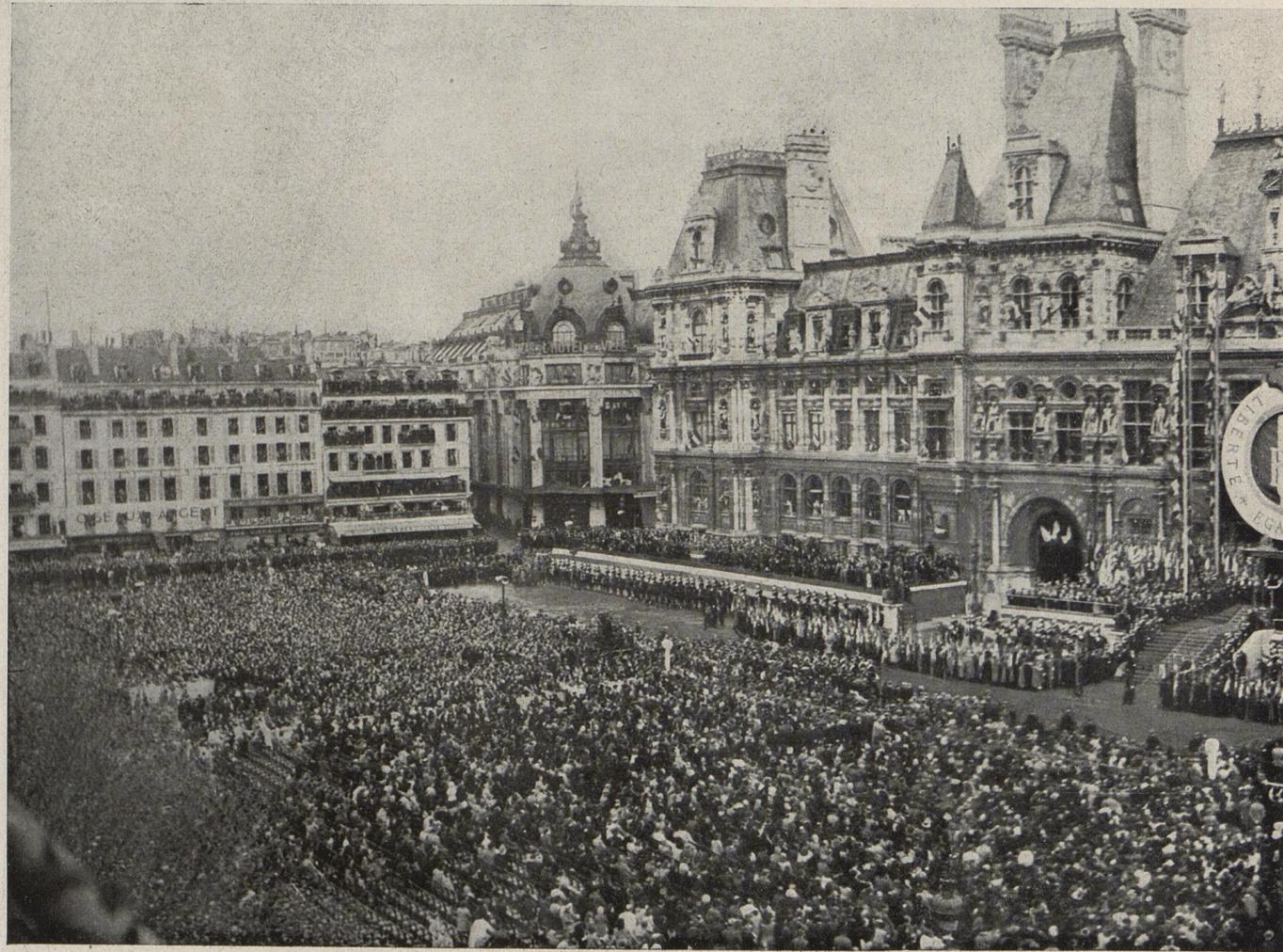
Devant une foule innombrable et vibrante s'est déroulée une des plus émouvantes cérémonies que la capitale ait connues. Les acclamations qui montaient sans fin de cette véritable mer humaine saluaient le grand Français qui ne désespéra jamais.

C'est à Paris, capitale de la liberté, que le gouvernement provisoire de la République française a rendu hommage. C'est vers Paris, capitale de la liberté, que se tournent les yeux de tous ceux qui souffrent, de tous ceux qui espèrent et, lorsque Paris s'est tu, en juin 1940, quand sa respiration a été étouffée sous la botte de l'envahisseur, une grande nuit s'est faite sur le monde...

...Paris renaît à la vie et c'est comme une lumière éclatante qui monte sur un monde désolé, une lumière qui lavera toutes ces hontes et qui, désormais, ne s'éteindra plus.



..ET VOICI LA FAÇADE DE L'HOTEL DE VILLE APRÈS LA REMISE DE LA GLORIEUSE CROIX



# ARMES NOUVELLES ET DOCTRINES DE GUERRE

Le grand public anglais n'a pas prêté à une remarque de M. Winston Churchill l'attention qu'elle méritait. Parlant des étonnantes performances et du progrès technique des nouveaux types de bateaux devant servir aux opérations amphibies, le Premier Ministre a dit qu'il espérait que les générations futures en Grande-Bretagne ne manqueraient pas de suivre ces développements.

Actuellement, la technique de la guerre a changé de fond en comble dans la courte période de deux générations. La première guerre s'est disputée sur la base du charbon. La seconde sur la base du pétrole. Une troisième ne pourrait-elle pas être disputée sur la base de la puissance électrique? Personne ne devrait rejeter une telle idée comme fantastique ou impossible, ni même la ridiculiser.

Aujourd'hui il y a des indications positives qui jalonnent la route de l'évolution future des armes. Les plus évidentes sont évidemment les fusées et les bombes volantes qui, même dans leur forme actuelle, extrêmement primitive et imparfaite, permettent à de lourds projectiles d'être lancés à d'énormes distances.

De la façon dont elles ont été utilisées par les Allemands, dans les dernières phases de la bataille des nations, pour bombarder une grande ville, elles ne pouvaient obtenir aucun succès militaire important et encore moins décisif. Mais tel n'aurait été le cas si l'invasion alliée n'avait pas réussi à nettoyer la côte occidentale du continent de ses bases de lancement.

En dernière analyse même, les plus puissants bombardements par la nouvelle arme n'auraient pas contraint les ennemis de l'Allemagne à se rendre. Il s'agissait plutôt d'une préparation d'artillerie, qui n'avait plus aucun sens à une époque où, même si elle avait réussi, elle ne pouvait plus être suivie, ni exploitée par un assaut d'infanterie.

Mais la conception de la bombe volante auto-propulsée ou de la fusée, quand elle aura reçu de nouveaux développements scientifiques et techniques, a des possibilités d'application dont l'importance, particulièrement pour une île comme la Grande-Bretagne, ne peut guère être exagérée.

Le problème suivant sera d'augmenter la précision de cette arme soit en la contrôlant par radio, à partir d'une station terrestre ou, mieux encore, à partir d'un avion.

Jusqu'à présent la préparation d'une invasion de troupes aéroportées consistait à neutraliser la zone à attaquer au moyen de bombardements aériens, ce qui exigeait l'emploi de masses considérables d'avions opérant par vagues.

Imaginez que quelques avions de contrôle soient capables, à distance, de diriger le feu concentré de bombes volantes et

de fusées directement sur l'objectif. Alors l'invasion par l'air pourra se faire d'une manière bien différente et plus complète qu'autrefois.

Une préparation d'artillerie qui permettrait à quelques lourds projectiles d'être dirigés directement sur l'objectif produira inévitablement un effet infiniment plus destructeur que le lancement de bombes, même avec les viseurs les plus perfectionnés; d'autant plus que la défense contre ces projectiles est, sans comparaison aucune, beaucoup plus difficile que de repousser des escadres de bombardement au moyen de canons anti-aériens ou d'avions de chasse.

Le tir de l'artillerie lui-même sera complètement transformé. Jusqu'ici un observateur, dans un avion, le dirigeait et transmettait les corrections par radio à une station terrestre. Il est facile d'imaginer le grand accroissement d'intensité qui sera obtenu quand l'observateur deviendra le viseur, dirigeant le projectile robot droit au but. Ceci sera réalisé non seulement avec une charge d'une tonne, mais avec dix tonnes et plus, quand le moteur à réaction de la bombe volante aura été plus développé. Si la technique de l'observation lointaine fait des progrès analogues, le bombardement à grande distance sera idéalement parfait.

Même la méthode actuelle qui consiste à remorquer des planeurs avec des câbles est maladroite, inadéquate et vulnérable! Au moment décisif de l'atterrissage on est obligé de s'en remettre au vol plané, ce qui rend non seulement le largage, mais aussi l'atterrissage, un problème compliqué.

Supposez que ces planeurs soient munis de moteurs à réaction et dirigés à distance. Alors l'équipement et même les hommes pourraient être dirigés et transportés à un point d'atterrissage éloigné, en nombre et dans les quantités que l'on voudrait. Mais même si ce stade final de la direction automatique de troupes aéroportées n'était pas atteint, il est certain que, dans un avenir immédiat, le bombardement stratégique, systématique, par des milliers d'avions, employés pour la première fois dans la seconde guerre mondiale, sera remplacé par un type de bombardement à distance, entièrement nouveau. Dans ce cas les vastes et lourdes flottes aériennes, avec leurs nombreux équipages et leur organisation compliquée au sol, basées sur une industrie à ramifications multiples, deviendront superflues.

Dans les deux guerres mondiales les Allemands ont attaqué à l'Ouest en jetant leurs forces à travers les Pays-Bas, sur la France. Ils étaient obligés de diviser leur assaut à l'Ouest en deux stades. Le premier était d'anéantir la France de façon à occuper les ports de la Manche. Le second stade, décisif comme l'expérience l'a prouvé, est l'opération de la traversée de la Manche, car ce n'est que si les puissances occidentales

sont ainsi frappées au cœur qu'elles peuvent perdre la guerre. Nous pourrions voir alors comment de pareilles inventions techniques pourraient rendre périmés tous les plans de Schlieffen et de ses successeurs quand l'assailant germanique pourra atteindre les positions clefs de ses ennemis, en négligeant tous les obstacles que soulèvent la géographie, le temps et la distance.

Dans une troisième guerre mondiale il serait suffisant de tenir les frontières allemandes le long du Rhin et dans les Ardennes, d'une manière uniquement défensive, et de tout concentrer pour une courte et fulgurante campagne à travers la Belgique et la Hollande.

L'objectif unique de cette campagne serait d'assurer les bases d'où une invasion maritime, mais utilisant les nouveaux bateaux d'invasion, pourrait être organisée.

Une préparation d'artillerie procédant de la manière indiquée plus haut pourrait être lancée avec les bombes volantes dirigées à distance depuis l'Allemagne intérieure.

Les effets peuvent aisément en être imaginés. Ils seraient de neutraliser les ports d'embarquement britanniques de façon à empêcher les Hollandais et les Belges d'être secourus par un corps expéditionnaire britannique. En même temps l'on s'appliquerait à paralyser les armées de l'air et leurs bases et à désorganiser les transports au sein des îles britanniques. Et comment la Home Fleet se comporterait-elle devant ce nouveau type de guerre? Même si elle disposait de la meilleure artillerie au monde et d'une couverture aérienne totale, tandis que ces énormes bombardements, avec des projectiles pesant plusieurs tonnes et dirigés à distance, seraient en cours, les troupes aéroportées pourraient atterrir et s'assurer les têtes de pont destinées au gros de l'armée d'invasion transporté par mer.

Cette fresque cependant serait incomplète si elle ne représentait que le côté assaillant. Car si les défenseurs s'intéressent au problème, ils seront eux aussi à même de faire usage d'armes complètement nouvelles. Ils seront capables de projeter des projectiles automatiquement dirigés sur les envahisseurs et sur beaucoup de leurs armes. Il n'est donc pas difficile de se représenter quelles destructions infinies la guerre future entraînera pour les nations et pour la culture mondiale. Il ne peut, en conséquence, y avoir qu'une seule solution vraie à ce problème : l'établissement d'une paix si juste et si satisfaisante que toute provocation à la guerre et toute cause de conflit armé auront été complètement éliminés de ce monde pour une durée aussi lointaine que nous pouvons le prévoir. Mais pouvons-nous espérer cela aujourd'hui?

F.-O. MIKSCHÉ.

## VERS LA FUSÉE INTERPLANÉTAIRE

La « Fusée interplanétaire »! Cette découverte au nom flamboyant connaît la rare fortune, bien avant d'être effectivement réalisée, d'une célébrité mondiale. Tous les écoliers ont déjà lu un ou plusieurs « romans astronomiques », consacrés à l'exploration de la lune et des planètes; des volumes hérissés d'x ont été consacrés aux conditions de la vie à l'intérieur du projectile céleste, aux problèmes de respiration, d'atterrissage, au « mal de l'espace »... alors que sur le plan pratique les expériences se bornaient à l'envoi de petites fusées à quelques centaines de kilomètres — peu de chose, au regard des 384.000 kilomètres de distance de la lune! — et à des « essais au point fixe ».

Faut-il donc reléguer la Fusée interplanétaire aux « enfers » de la découverte scientifique, dans ces cartons funéraires où l'Académie des sciences, depuis 1780, a décidé d'enfouir sans examen les communications relatives au mouvement perpétuel? Non, assurément. D'abord parce que la dramatique réalisation des « V2 » — et peut-être d'une nouvelle arme plus terrible encore — nous révèle des possibilités immédiates. Et surtout parce que la **Désintégration de la matière**, si les laboratoires réussissent enfin à la réaliser, pourrait bien changer l'aspect du problème, en mettant à notre disposition des quantités presque indéfinies d'énergie mécanique.

### La « Vitesse de libération »

En dehors de la Fusée, une seule solution rationnelle se présente pour expédier un Astronef dans le vide interplanétaire : le lancement au moyen d'un canon, donnant au projectile une vitesse initiale supérieure à la **Vitesse de libération**.

Qu'est-ce que la Vitesse de libération?

Imaginons qu'un corps pesant s'éloigne de la terre. A mesure que la distance au centre attractif augmente, son  **poids**  réel diminue rapidement; à une altitude de 6.000 kilomètres, le poids est déjà réduit des trois quarts. On conçoit que cette pesanteur indéfiniment amenuisée deviendra incapable d'annuler totalement la vitesse : autrement dit, si la **vitesse au départ** est suffisamment grande, le projectile s'éloignera sans espoir de retour!

Voici des chiffres. Si la vitesse initiale dépasse 7.900 mètres par seconde, le projectile deviendra un satellite de la terre, une nouvelle « lune ». Pour une vitesse de 11.180 mètres — **Vitesse de libération** — il sera libéré de la terre; il faudra 11.600 mètres pour qu'il atteigne Vénus, 13.500 mètres pour atteindre Mars et environ 40.000 mètres pour qu'il échappe au Système solaire.

Les explosifs actuels sont incapables de fournir des vitesses aussi considérables; le record appartenait, depuis 1918, au projectile de la « Bertha », avec 1.600 mètres par seconde et les chiffres actuels ne doivent pas être très différents. En outre, l'**accélération** au départ se traduirait par une **force d'inertie** formidable, équivalant à un accroissement de plusieurs dizaines de milliers de fois pour le poids des voyageurs. Si l'on songe que les aviateurs, lors du lancement par catapulte ou des « ressorts » de piqué, supportent difficilement une accélération sextuple de la pesanteur normale, on aperçoit le sort peu enviable qui serait réservé aux passagers d'un « Astronef à projection » : ils seraient totalement réduits en bouillie!

### Fonctionnement de la Fusée

Tout autre est le fonctionnement de la fusée, qui se propulse par **réaction** en crachant un jet de feu vers l'arrière. Les gaz ainsi projetés, ne l'oublions

pas, possèdent une **masse**, au même titre qu'un projectile solide. On conçoit donc que la Fusée se trouve propulsée vers l'avant par « recul », comme une mitrailleuse perchée sur roulettes. Ici, pas de choc; une poussée continue qui peut être maintenue indéfiniment.

Après des essais brutaux avec des fusées à poudre noire, faits notamment par Goddard dans les déserts du Nouveau-Mexique, les ingénieurs, à la suite des travaux d'Esnault-Pelterie et des essais dramatiques d'Opel, d'Oberth, de Valier, en vinrent à l'emploi de Fusées à oxygène et hydrogène liquides, ou à oxygène liquide et alcool. C'est sur ce dernier principe que fonctionne le « V2 »; l'alcool — combustible — et l'oxygène — « comburant » — sont injectés par des pompes dans une tuyère d'où s'échappe l'énorme flamme propulsive. Le « V2 » atteint une altitude de 95 kilomètres, chemine à 5.000 kilomètres à l'heure et possède une portée de 300 kilomètres. On affirme que les Allemands auraient mis au point un nouveau projectile-fusée portant à 8.000 ou 10.000 kilomètres et tuant par réfrigération. Si cette information est exacte, nous serions bien près de la **Fusée satellite**, de la « lune artificielle » lancée autour de la terre.

### Problèmes physiologiques

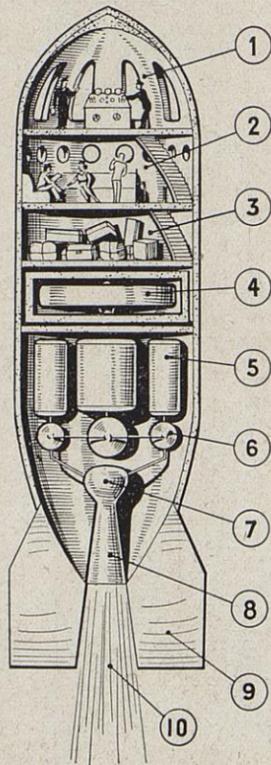
Dans un rugissement de flammes, la Fusée-Paquebot Terre-Lune prend le départ. Quelles vont être les impressions des voyageurs?

Peu agréables, assurément, pour commencer, attendu qu'il faut nécessairement au départ une certaine accélération, qui se traduit par un poids apparent accru. Si l'on coupe ensuite carrément le jet de la tuyère — « marche économique en course libre » — les voyageurs ne « pèseront » plus rien; ils flotteront dans l'espace, se heurtant mollement aux parois! Un verre de liquide, versé en l'air, donnera naissance à une sphère flottante... Pour éviter les maux inhérents à cette situation, on peut naviguer « à tuyère flam-bante », de façon à conserver un peu d'accélération. Dresch a proposé de constituer le paquebot-fusée en deux parties, qui tourneraient l'une autour de l'autre, reliées par un câble de 200 mètres : la force centrifuge tiendrait lieu de pesanteur.

A tuyère flam-bante, la trajet Terre-Lune durerait trois heures et vingt-sept minutes; la fusée atteindrait une vitesse maxima de 62 kilomètres à la seconde au milieu du parcours, puis se retournerait, la tuyère fonctionnant comme **frein** durant la seconde partie du trajet. Il semble que la propulsion par l'oxygène et l'hydrogène liquides puisse suffire pour atteindre la lune; la **Désintégration** serait nécessaire pour fournir la quantité d'énergie réclamée pour le voyage de Vénus — minimum de distance 42 millions de kilomètres — ou de Mars — distance minima 78 millions de kilomètres.

L'entretien de l'air respirable ne semble pas devoir soulever de problèmes insolubles, depuis la création des installations de ventilation « en circuit fermé », avec régénération de l'air par le peroxyde de sodium. Piccard, lors de ses ascensions stratosphériques, a indiqué par ailleurs le moyen de régler la température; il suffit de peindre une partie de l'Astronef en noir, couleur « absorbante », l'autre à l'aluminium brillant. Pour avoir chaud, on tourne vers le soleil la surface noire, tandis qu'on lui oppose la surface réfléchissante pour laisser descendre le thermomètre. Piccard, pour faire pivoter sa nacelle, utilisait de petites hélices extérieures, mues à la main, qui seront remplacées ici — suivant une application classique du théorème du « Moment cinétique » — par un large volant intérieur analogue à un gyroscope.

Robert LYAX.



La fusée interplanétaire : 1. poste de pilotage; 2. compartiment de voyageurs; 3. soute à bagages; 4. gyroscope de pivotement; 5. réservoirs, régulateurs, appareils respiratoires; 6. pompes; 7. chambre de combustion; 8. tuyère; 9. ailettes directrices; 10. flamme propulsive.

# BRUXELLES

## comme il va...

Si vous étiez permissionnaire à Londres, je doute fort que vous dirigiez vos pas vers Trafalgar Square dans l'unique but de visiter la National Gallery, vous iriez plutôt demander une détente plus prosaïque aux endroits où l'on s'amuse. Je pensais à cela en voyant les « battle dressers » musés dans le cadre admirable et miraculeusement intact de la Grand'Place de Bruxelles. Cherchaient-ils l'emplacement exact où furent décapités les comtes d'Egmont et de Horne, victimes de l'intolérance espagnole, ou la maison qui abrita Victor Hugo après le Deux Décembre? Je ne le crois pas. Plus volontiers ils se dirigeaient vers la rue de l'Étuve où Manneken-Pis arrose sans trêve une vasque inusable. Ce plus vieux bourgeois de Bruxelles, quelques gens de goût l'ont voué aux gémonies, car il a contribué à fixer dans l'esprit des étrangers l'image d'un Bruxelles débraillé et quelque peu obscène. Cette triste gloire empêcha longtemps de dormir un certain M. Beulmans qui, lui aussi, devrait bien rougir pour avoir accredité la légende d'un parler bruxellois plus pittoresque qu'authentique?

Du côté de la rue de la Loi, le premier ministre, M. Van Acker, qui est un ancien docker du port d'Anvers et qui ne rougit nullement de ses origines, s'occupe activement de réparer les voies d'eau occasionnées au bateau de l'État par le défunt gouvernement Pierlot. Sa devise semble bien être *Acta, non verba*. Ne s'est-il pas attaqué résolument à la crise charbonnière, car l'industrie, manquant du précieux combustible, chôme depuis de longs mois et les Belges ont eu froid. Cette question charbonnière, la seule richesse nationale, sera difficile à résoudre, car depuis la libération il manque environ 30.000 mineurs.

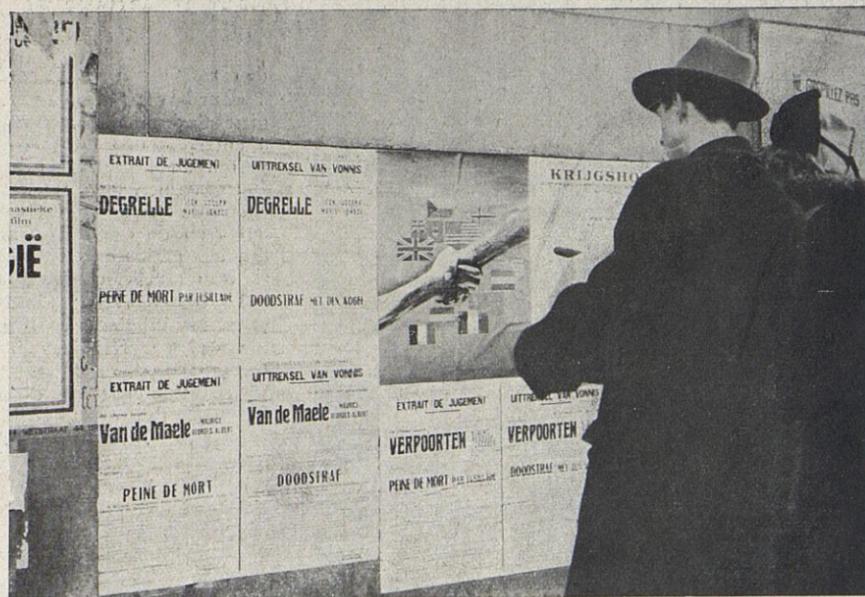
Cependant M. Van Acker a déjà obtenu un premier résultat : par les soins des bourgeois chargés de surveiller la répartition de la précieuse houille, dans les grands centres il a été distribué 50 kilos par ménage. Immédiatement l'homme de la rue a accordé au premier ministre le bénéfice d'une opération magique. Et il attend avec confiance les déclarations



Voici, se rendant à une cérémonie, la reine mère Elisabeth et le prince régent Charles. La reine mère compte aujourd'hui 79 ans. Sa popularité est toujours grande.



Les Bruxellois ont trouvé un excellent moyen pour mettre à profit les "talents" des "collaborateurs". Ils leur font gratter les inscriptions allemandes et rexistes sur les murs.



Degrelle a fui à Sigmaringen quand les nazis quittèrent la Belgique. Mais Bruxelles n'a rien oublié et la condamnation à mort du chef rexiste est affichée à tous les carrefours.



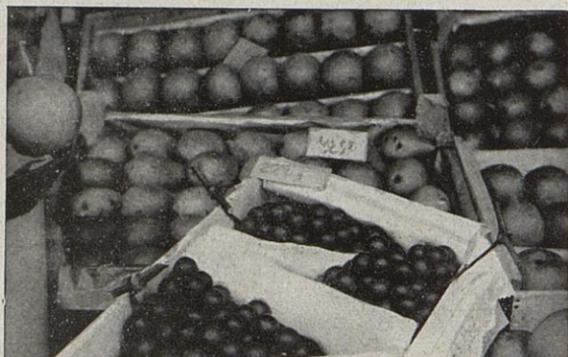
BRUXELLES A CRUELLEMENT SOUFFERT DE L'OCCUPATION. ELLE A EU SES RÉSISTANTS ET SES MARTYRS. ICI, SUR CE CHAMP DE TIR, DES DIZAINES D'ENTRE EUX SONT TOMBÉS



VISITE CLASSIQUE A BRUXELLES : CES SOLDATS AMÉRICAINS NE L'ONT PAS MANQUÉE



BRUXELLES EST DEMEURÉE LA VILLE ÉLUE DES CHATS, DES CHIENS ET DES OISEAUX



Ce raisin (en haut) coûte là-bas 450 frs le kilo. Il est rare. Mais en revanche il y a abondance d'endives !..

de cet homme qui a dit : « Agir vite c'est agir deux fois. »

Pour le ravitaillement M. Lalmand, le ministre communiste de l'actuel gouvernement, s'en occupe activement et a entrepris une lutte énergique contre le marché noir parfaitement organisé. La salade coûte 20 francs belges les 100 grammes, le beurre 250 francs la livre, les modestes choux de Bruxelles 40 francs le kilo. Mais les Bruxellois ont reçu du café et les ménagères comptent déjà leurs derniers grains qui, dit-on, seront suivis d'autres répartitions mensuelles de 150 grammes.

Le prince régent Charles a toute la sympathie du pays. Par différents aspects de son caractère, il ressemble à son père le Roi Chevalier. Même bonhomie souriante, même compréhension de sa charge, désir de respecter la Constitution et les lois du peuple belge semblent en faire le modèle des princes régents.

La reine mère Elisabeth, depuis quelques mois, a quitté la vie de recluse qu'elle avait adoptée après la mort du roi Albert et honore de sa présence de multiples manifestations publiques.

Le Belge moyen souffre d'insuffisance alimentaire et d'un manque absolu de linge de corps et de vêtements chauds; quant aux chaussures, vaut mieux n'en rien dire... Il souffre également de ne point participer à l'effort de guerre, ses usines ne travaillant pas faute de matières premières.

Malgré ses ennuis la jeunesse bruxelloise est toujours optimiste. Je viens d'en avoir une nouvelle preuve en feuilletant un périodique intitulé *le Ciel bleu*. Retranché derrière des textes d'André Breton et de Picasso, un groupe de jeunes gens ont mis en commun leur argent de poche pour éditer cette feuille consacrée à la poésie.

Texte et photographies de M. G. CHAMPROUX.



Il y a gros à parier qu'une telle inscription en France ferait sensation. A Bruxelles, cependant, elle est monnaie courante.



La fameuse rue des Radis fut, durant toute la guerre, la grande artère bruxelloise du marché noir — offre et demande. Elle connaît aujourd'hui encore une certaine animation.



Les populaires marchandes de harengs tiennent toujours commerce en plein vent. Mais les Bruxellois ont tellement mangé de ce poisson qu'ils ne veulent plus en entendre parler.

UNE enquête étant ouverte à Carrefour sur la responsabilité de l'écrivain, je me sens tenté de dire mon mot sur un sujet auquel de récentes condamnations prêtent une actualité assez pressante.

Aucun de ceux qui ont répondu jusqu'à présent à l'enquête n'a soutenu la thèse de l'irresponsabilité absolue. Cependant, Vercors semble avoir cette idée qu'un écrivain n'est responsable de ses écrits que sous un régime d'autorité, quand la discussion n'est pas libre. Quand la discussion est libre, quand l'erreur se compense et se rectifie en quelque sorte automatiquement, l'écrivain peut écrire ce qu'il lui plaît sans avoir à en rendre compte à personne. Par exemple, le retentissant article d'un polémiste sur la nécessité de réduire l'Angleterre en esclavage n'engageait pas la responsabilité de son auteur puisqu'il était alors loisible à n'importe quel contradicteur de lui répondre. Dans la suite, sous le gouvernement de Vichy, cet écrivain assumait au contraire de graves responsabilités en continuant de vilipender les Anglais, les Juifs et les hommes du Front populaire. Il paie aujourd'hui l'abus qu'il commettait en polémiquant contre des adversaires désarmés. D'un point de vue un peu différent, c'est ce que je lui faisais prévoir lorsqu'il m'arrivait encore de le rencontrer au début de notre exil lyonnais. Je lui disais qu'il avait tort de faire de la polémique à sens unique, sous la protection du gouvernement. On n'attaque pas des hommes qui ne peuvent pas se défendre. J'aurais fait la même objection à Maurras si je m'étais trouvé en sa présence et à supposer qu'il eût été possible de discuter avec lui.

Cela dit, l'enquête sur la responsabilité de l'écrivain me paraît posée en termes trop vagues. Quelle responsabilité et quel écrivain ? Si l'on veut parler de l'écrivain politique, il va de soi que celui-ci court les risques de la politique, profession qui, de tous temps, a exposé ceux qui la pratiquent à d'imprévus retours de fortune. L'emprisonnement, l'exil et la mort sont constamment suspendus sur la tête de l'homme de parti, qu'il soit écrivain ou non. Il a fallu la longue période de calme qui s'est écoulée de 1870 à 1914 pour nous faire perdre de vue cette vérité d'expérience. Encore l'intermède de 1914-1918 ne compte-t-il qu'à peine puisqu' aussitôt la paix revenue le bongarçonisme redevenait la règle dans nos milieux politiques, du moins jusqu'à l'affaire Stawisky. Le procès Zola, pendant l'affaire Dreyfus, apparaît à distance comme anodin. Que les mœurs étaient douces en ce temps-là si on les compare à celles d'aujourd'hui !

Parle-t-on de l'écrivain en général, du littéraire ? Mais devant qui veut-on qu'il soit responsable ? Devant Dieu ? Devant sa conscience ? Devant l'opinion ? Devant l'histoire ? Non, la seule question qui se pose est celle de sa responsabilité sociale.

Avant la guerre, nos écrivains ne pouvaient être poursuivis que correctionnellement, pour offense à la morale,

et l'on sait de reste combien molle et libérale se montrait la répression policière et judiciaire en cette matière. S'ensuit-il que dans la France régénérée la répression des attentats à la morale doive continuer à se montrer si douce ?

Voilà l'angle sous lequel l'enquête de notre confrère me paraît la plus actuelle et la plus intéressante. Ceux qui y ont répondu jusqu'à présent n'ont pas daigné s'y arrêter. C'est dommage. Nous sommes tous d'accord pour penser qu'en régime de liberté les écrivains politiques doivent avoir le droit de tout écrire. Le cas des moralistes, des romanciers, des philosophes est peut-être différent, et ceci nous ramène au *Disciple* de Paul Bourget et, plus lointainement, au *Werther*, de Goethe. Un livre qui, comme *Werther*, tendrait, intentionnellement ou non, à

démoraliser notre jeunesse, ne devrait-on pas l'empêcher de circuler et poursuivre son auteur ? Personne n'est plus attaché que moi à la liberté d'écrire, mais enfin, si l'on tient absolument à débattre le problème de la responsabilité de l'écrivain, c'est sous cet angle qu'il doit être envisagé plutôt que sous l'angle de la politique. L'éternel conflit de la sécurité sociale et de la pensée désintéressée se renouvelle d'époque en époque avec les mœurs et avec l'esprit public. Nous sommes à une de ces époques de renouvellement.

\*\*

Ne me dites surtout pas qu'aucun romancier, qu'aucun philosophe digne de ce nom ne saurait être accusé de démoraliser la jeunesse contemporaine, il me serait trop facile de vous donner des noms et de vous signaler une nouvelle école de philosophie génératrice du plus affreux désespoir... A quoi vous m'objecteriez que c'est là un phénomène cénaculaire, sans influence extérieure et sans vertu contagieuse ; je n'en suis pas si sûr que vous. En tout cas, voilà, je le répète, le seul terrain sur lequel il convient de se placer pour envisager la responsabilité de l'écrivain. Celui-ci a-t-il le droit de démoraliser ses lecteurs et, en particulier, ses jeunes lecteurs ? A-t-il le droit de les dégoûter de la vie ? A-t-il le droit de faire d'eux des anarchistes, des neurasthéniques, des candidats au suicide ? Oui ? Non ? Vous me direz qu'il en va de la morale comme de la politique et que, là aussi, la rectification et la correction se font automatiquement, grâce au libre jeu des idées.

Je vous dis à mon tour que cette doctrine, qui revient en somme à enseigner je ne sais quel équilibre de nature entre le bien et le mal, entre l'erreur et la vérité, ressemble fort à du dilettantisme et à du scepticisme. Croyez-moi, si vous posez en principe et en fait la responsabilité de l'écrivain, vous n'échapperez pas à l'obligation de faire des lois ou des règlements qui la sanctionnent.

LES SAINTS INNOCENTS

*Un train d'enfants  
est pulvérisé par un bombardement.*

Je crie vers Toi, mon Dieu, du sein des œuvres basses  
— suis-je un Hérode teint du sang de ces enfants ?  
L'arrêt de mort, l'ai-je porté ? Ce plateau vide  
quel rien plus lourd que le destin l'a fait pencher ?  
Mais quoi ! sais-je le poids d'un regard ou d'un rire ?  
Qui se met nu pour le plaisir, soupèse-t-il  
les vêtements honteux qui croulent dans son ombre ?  
Tel qui traite la nuit comme un linge froissé  
connait-il la pudeur des astres ? Tout est nombre  
nul geste même tu qui ne vous chiffre, ô morts...  
Hérodes, tous, tant que nous sommes ! Nos paupières  
lourdement abaissées dans le désir, le ciel  
que notre œil n'était plus creuse un cratère atroce,  
dans la putain comblée de terre et d'enfants morts.

QUEL SIÈCLE A MAINS

« Quel siècle à mains ! »  
Et nul pourtant n'avait de mains,  
les ayant tous données à couper quand le Prince  
en masse pour le mal avait lavé les mains.  
Le crime brandissait des moignons de théâtre  
sur les foules aux bras pendants n'osant baisser  
les yeux vers leurs poignets stériles... O armée  
ô gouffre de regard en marche vers l'œil blanc,  
croule, croule selon des plaines et des plaines  
— sans mains pour y planter la borne ou l'étendard !  
Sur le sable les mains grouillaient intarissables  
dans un chaos frappé d'oubli à fleur de temps :  
et l'homme à la merci de ses mains anonymes  
se demandait quel meurtre était issu de lui  
quels doigts dans le sommeil lui serreraient la gorge  
et quel dieu clandestin traitait toutes ces mains.

FRANCIS CARCO NOUS PARLE DE SES PROCHAINS OUVRAGES...

APRÈS plus de quatre ans passés hors de Paris — en zone sud d'abord, puis en Suisse, lorsque les Allemands occupèrent la France entière — Francis Carco, depuis un mois, est revenu à Paris, et l'auteur de *Jésus la Caille* habite, pour un temps, ô paradoxe ! l'un des hôtels les plus mondains de Paris.

Plus de familiarité, des échanges de sympathie plus fréquents et plus spontanés, moins de distance entre des êtres appartenant aux castes sociales les plus diverses, une atmosphère plus chaude et plus fraternelle, voici ce qui a frappé Francis Carco lors de son arrivée à Paris.

— Le trouffion de seconde classe voyage en métro avec un amiral. Et tout le monde s'entend très bien. Par contre, ce que je ne comprends pas, c'est comment se débrouillent les gens qui gagnent peu. La vie est implacable pour les humbles. Je viens de voir mes amis les poètes, Léon Vérane, Houdelot, Muselli. Ils ont résolu la question en vivant sur l'habitant. Ils s'invitent chez des amis, ils recopient leurs œuvres, quand ils manquent par trop d'argent... Il y a en ce moment des amateurs pour les manuscrits et les ouvrages de luxe.

Francis Carco se réjouit de constater combien le goût des lettres et de la poésie est en train de se développer en France.

— La poésie, pendant l'occupation, est devenue le grand véhicule de la pensée française. Moins que la prose, elle était sujette à la censure. Deux écoles se sont toujours partagées la poésie française : celle de Ronsard et de Malherbe, dont Paul Valéry est l'un des représentants les plus qualifiés, et celle de Villon dont Guillaume Apollinaire fut le continuateur, et dont Houdelot retrouve la tradition avec plus de familiarité dans la grandeur. L'école de Villon est en ce moment en grande faveur, mais elle entraînera une certaine facilité, qui amènera elle-même un retour vers le classicisme, plus formel et plus secret.



Francis Carco prépare un *Utrillo* avec 25 lithographies et va faire éditer *les Belles Manières*, son roman dont la publication vient de commencer dans un hebdomadaire littéraire.

— C'est, dit-il, un livre consacré à l'occupation allemande. La bande de l'ouvrage portera ces mots : « Corrects, mais pas réguliers. »

Il travaille également à deux livres : un album de chansons illustré par Dignimont et *Paris perdu et retrouvé*.

Si la littérature et la poésie demeurent les grandes amours de Carco, il ne témoigne par contre d'aucune sympathie pour le cinéma, tout au moins aux méthodes de travail des cinéastes en France.

— Il faut dire que je n'en garde pas de bons souvenirs. En 1928, j'écrivais le scénario et les dialogues de *Paris-Béguin*. J'avais pour interprètes Jane Marnac, Jean Gabin, qui débutait dans les rôles tragiques, et Fernandel. Jean Gabin prenait les bijoux de Jane Marnac. Cela n'a pas plu à la censure. « Nous ne voulons pas vous empêcher de gagner votre croûte, monsieur Carco, m'ont-ils dit, mais débrouillez-vous pour que vos gars rendent l'argent à la fin du film. » « Ils auraient sans doute voulu, me disait Jean Gabin, qu'en regardant dormir Jane Marnac je soupire sentimentalement : « Elle est trop belle ! Faut que je les lui rende. » Ces messieurs de la censure sont terribles. Ils voudraient que les mauvais garçons finissent par être pères de famille. On est toujours barré. Ce n'est pas un métier. Il vaut mieux être modiste. D'ailleurs, c'est un peu le même genre, il y a une première, des mannequins... J'aime mieux rester à ma table et travailler tranquillement.

Travailler et lire, c'est ce qui a permis à Francis Carco de découvrir un livre d'un auteur encore inconnu, Roger Peyrefitte : *les Amitiés particulières*, qui pourrait bien avoir quelque chance pour le Goncourt. — Annie de MÈREDIEU.

# Visions Printanières

## les collections de Grande Couture

**L'**ÉQUINOXE des Couturiers ramène à chaque printemps l'étonnant spectacle des présentations de Collections nouvelles : nous disons étonnant pour ne pas dire admirable, qui serait le mot juste. Car cette année encore, malgré toutes les restrictions, tous les manques, tous les obstacles qui ont pu se mettre à la traverse de leurs efforts, les couturiers de Paris ont su réaliser, à l'heure dite, la sélection charmante de modèles d'été qui défilent en ce moment dans leurs salons respectifs.

Comme il est vraiment impossible et qu'il serait même injuste d'établir entre eux une hiérarchie de valeur ou d'intérêt, nous les noterons par ordre de parution, tels qu'ils nous ont été présentés au cours des dernières semaines de mars.

Madeleine Vramant a ouvert le feu, si l'on peut dire. Jeune maison, modèles jeunes. Des jupes très amples, très courtes, à peine au genou. Une allure désinvolte qui tient peut-être aux nombreuses poches où les mains se glissent (même pour le soir), peut-être aussi aux basques plissées ou volantées qui féminisent les tailleurs, peut-être encore aux corsages blousés, très aisés, des robes-chemisiers et des robes-manteaux. Quelques charmants tailleurs classiques à jupe plissée, une exquisite robe à danser toute en volants d'organdi blanc brodé, relevé de rubans de velours noir.

Une nouveauté intéressante chez Maggy Rouff, où l'élégance s'affirme plus que jamais « parisienne », c'est-à-dire très grande dame et un peu dédaigneuse de tout ce qui n'est pas la ligne : c'est la veste droite, le petit paletot carré demi-longueur, à double boutonnage, qui semble devoir être une variante de la jaquette pour le tailleur de sport ou même de ville. Ce qui ne l'empêche pas de proposer aussi des vestes très cintrées et même à basques en forme, comme pour le double modèle. « Qu'en pensez-vous », très applaudi. Des imprimés inédits dans une gamme assourdie ; de

beaux ensembles en coloris pastel ; des cols et des poignets de piqué blanc, de guipure nouvelle.

La fantaisie de Jacques Fath s'est peut-être assagie, mais elle garde tout son charme et son imprévu. Disons toute son envolée, puisque c'est sous le signe de l'aile que cette belle collection a été conçue cette année. Chasubles repliées sur les épaules comme des ailes ; larges manteaux flottants taillés avec un minimum de coutures ; tailleurs féminisés à l'extrême ; lingerie laquée mariée gaîment au bleu marine, au marron, au noir ; buste et hanches drapés, manches taillées à même et souplesment enveloppantes. Quelques excentricités de robes « nues », vraies robes de bayadère pour le grand soleil.

Cette idée de bayadère nous évoque aussitôt Lucien Lelong et ses pagnes noués, ses ceintures drapées étroitement aux hanches, très caractéristiques de ses meilleurs modèles. Sur ce thème qui lui est personnel, il imagine des variations multiples : grands nœuds posés en arrière sur les robes et les redingotes ; torsades, effets de paniers, ceintures drapées et nouées de côté, retroussés « laveuse », poufs 1880 (en plus souple) ; plis fuyant en arrière, corselets à boléro ; des décolletés Louis XV, de grandes robes collantes pour le soir.

Jacques Heim — qui pense beaucoup au Nouveau Monde — fait alterner le manteau de voyage confortable, à des flottant et ceinture devant (Illinois), avec la brillante robe créole (Nouvelle-Orléans) et le petit tailleur net (Dolly). Des détails nouveaux de broderie, de matelassé ; des imprimés à fond grisaille, des écossais-pastel ; beaucoup de rayures, de quadrillés.

À propos de tissus rayés, notons aussitôt les beaux tailleurs classiques d'O'Rossen — d'une perfection de coupe et de fini absolument unique. Ils sont presque tous taillés dans un lainage de couleur neutre ou foncée, rayé d'une fine ligne blanche ou de couleur tranchante. Les tailleurs unis sont passepoilés et bordés. Ses robes et ses ensembles d'été, d'une jeunesse et d'une fraîcheur charmante, nous le montrent sous l'aspect « flou », que sa grande réputation de tailleur fait quelquefois oublier.

Fémine avant tout, la collection de Jean Dessès tire presque toute sa nouveauté de l'emploi du drapé posé en arrière : drapé-capuchon, drapé-pèlerine qui caractérise ses manteaux et ses robes de sport. Pas mal de bouillonnés pour les petites robes ; des dos blousés ou plongeants ; de grands empiècements, des ceintures incrustées, des poches en coquille. Et de belles broderies de paillettes sur les robes habillées.



**Germaine Lecomte.** — « Duo », jeune et gaie, cette ample robe de rayonne imprimée à grands carreaux pastel.

**Maggy Rouff.** — « Schlem », veste droite quadrillée noir et blanc avec une fine ligne rouge ; jupe noire à godets.

**Mad Carpentier.** — « Biche au Bois », manteau jaune amadou à manches drapées, porté sur une robe drapée également en lainage bleu turquoise.

Mad Carpentier continue d'élargir magnifiquement les épaules au moyen d'artifices de coupe et de plis qui sont le secret de son art. Les manches larges relevées assez haut, taillées à même avec le dos ou le devant, enroulées au poignet, repliées ou flottantes en ailes, opposent leur ampleur à la minceur de la taille très cintrée. Des coloris vifs et nouveaux, des contrastes de tons inédits : du jaune citron ou amadou, du vert pois, du rouge, du bleu turquoise mariés exquisement.

La place nous manque pour parler comme il convient de la belle collection sportive et raffinée de Germaine Lecomte ; nous y reviendrons donc la semaine prochaine.

Edwige BOUTTIER.



**Madeleine Vramant.** — « Philibert de Savoie », tailleur de printemps en lainage rayé, deux tons de gris ; jupe droite plissée.

**Jacques Fath.** — « Abeille », charmante robe d'après-midi et de petit soir en crêpe jaune pâle, drapée aux épaules et sur le côté.

**Lucien Lelong.** — « Petite Reine », robe de bicyclette à culotte de zouave très large, en tissu rayé vert d'eau et blanc.



CRITIQUE PENDANT VINGT ANS

## Charles Morgan est devenu auteur dramatique

POUR la troisième fois depuis la libération, Charles Morgan est venu à Paris, pour y assister à la représentation de gala de sa pièce : *le Fleuve étincelant*, donnée le 6 avril au théâtre Pigalle au profit des combattants de l'armée de l'air et de l'escadrille *Normandie-Niemen*.

« Je ne devrais peut-être pas parler de la première fois où je suis venu en France, en septembre, remarque-t-il, car je n'avais aucun laissez-passer régulier, uniquement un mot d'un de mes amis, officier qui avait participé au débarquement et une place dans un avion militaire. »

Le deuxième voyage de Charles Morgan, ce fut celui qu'il fit pour venir dire lui-même sa magnifique *Ode à la France* à la Comédie-Française.

« A part Edmond Rostand, je suis, paraît-il, la seule personne qui, n'appartenant pas à la troupe du Théâtre-Français, ait été autorisée à paraître sur le plateau ! »

Charles Morgan se défend de pouvoir porter un jugement sur l'évolution — qu'il constate pourtant — du peuple français depuis la libération.

« Je n'ai jamais rencontré que des gens appartenant à la Résistance, explique-t-il, et je vois toujours, lorsque je viens à Paris, les mêmes vieux amis. Ceux-ci, évidemment, n'ont pu changer. Et je n'ai jamais adressé la parole à quiconque me paraissait ne serait-ce que douteux. »

Cependant, Charles Morgan constate une influence évidente des événements sur la littérature.

« Influence d'ailleurs indirecte et curieuse, précise-t-il. Je n'apprécie pas personnellement la littérature de propagande, mais par contre je suis très heureux de constater que les circonstances actuelles ont, par exemple, transformé Louis Aragon d'écrivain à tendances politiques en l'un des beaux poètes d'amour de la langue française. »

En Angleterre, il en fut un peu différemment.

« Notre jeune école littéraire était, avant la guerre, essentiellement composée d'écrivains d'extrême gauche, de tendances destructives. La guerre arrivée, ils n'eurent plus rien à dire. Certains quittèrent l'Angleterre pour l'Amérique, les autres gardèrent le silence. On voit naître maintenant, dans les rangs des jeunes Anglais mobilisés, d'authentiques poètes qui, en vers réguliers, rénovent la grande tradition de Keats et de Shelley. »

*Le Fleuve étincelant* est, jusqu'à présent, la seule œuvre dramatique de Charles Morgan. Traduit par Germaine Delamain, comme toute l'œuvre de Charles Morgan, il va maintenant connaître le public parisien.

« Jean Mercure, qui dirige la mise en scène, et que je ne connaissais pas du tout auparavant, a fait preuve d'une intelligence et d'une intuition surprenantes. Sans m'avoir jamais rencontré, il a introduit dans ma pièce des modifications scéniques, des indications, des mouvements qui sont exactement, ou presque, ceux que moi-même j'avais apportés au cours des répétitions à Londres. Pour mettre tout à fait au point le jeu des acteurs et la mise en scène, j'ai assisté à une répétition en compagnie d'un de mes amis retrouvé à Paris, homme de lois et comédien avant la guerre, colonel maintenant, qui fut l'un des interprètes de *Fleuve étincelant* et se souvient mieux que moi de certains détails des représentations londoniennes. »

Un dernier roman de Charles Morgan, *le Voyage*, qui parut à Londres juste avant la guerre, vient d'être traduit et paraîtra bientôt en France.

Enfin il commence une nouvelle œuvre, après plusieurs années de guerre consacrées au service de l'Amirauté britannique.

## LE THÉÂTRE

IL y a bien des tragédies que l'on retournerait comme des poches, et qui nous feraient passer des larmes au rire. Il suffit non pas d'un changement de situation, mais d'un simple changement de ton. Et la moralité, cependant, peut demeurer la même... J'ai assisté cette semaine à deux exemples de cette sorte de retournements. Prenons d'abord la Revue des Variétés, qui connaît de longs, de bons jours. Il n'y a jamais à proprement parler de sujet dans une revue. On y décèle plutôt une atmosphère, un air d'époque (ce qui, du reste, condamne le genre au plus prompt des vieillissements.) Mais le spectacle des Variétés a pour chance de présenter un moment dont il restera quelque chose : le moment de la libération, la résistance, le maquis, et puis cette grande joie qui nous a tous gonflés le cœur. Ne nous attardons pas aux défilés, aux allégories, les uns et les autres ne valent pas mieux que s'ils se référaient à des événements moins considérables. C'est plutôt dans les sketches que l'esprit du temps se révèle le mieux. C'est là que se produit le retournement quasi banal qui transforme le drame en son contraire. Le critique blasé, à l'avance ennuyé de ce qu'il va voir, ne résistera pas — j'en suis certain — au talent d'un Paul Colline, qui est le clou de cet ensemble; ses comparses, dont deux pourtant sont célèbres, ne sortant

## DIVERTISSEMENTS

pas cette fois d'une honnête moyenne. Dans une des scènes, Paul Colline est camelot. Savez-vous ce qu'il propose à la clientèle? du vent. C'est-à-dire des paroles. Il s'installe au milieu d'une place de Paris, devant le socle d'une statue disparue et il vante le héros déboulonné, sans le nommer. A chacun, il fait le portrait de l'idole. Pour le socialiste, c'est Jaurès. Pour le royaliste, c'est Louis-Philippe. Et, phénomène collectif, son discours emporte l'adhésion de tous : raillerie charmante sur la vanité de l'éloquence... Autre scène, beaucoup plus émouvante sans le paraître : Paul Colline est le maire désemparé d'un village où la guerre n'a pas étendu sa main, où il n'y a eu ni occupation, ni bombardements, ni restrictions, ni rafle d'hommes. Imaginez une seconde ce que le même sujet donnerait, si on lui octroyait une résonance grave, s'il était traité par Vercors. A travers le rire, j'ai pensé sans cesse à cela, et sans doute, par cette pensée même, ne pouvais-je rendre de meilleur hommage à l'auteur de la scène.

Le reste de la Revue ne va pas aussi loin, mais tout y est plaisant, sans grande nouveauté de mise en scène ou d'esprit, mais plaisant. Il est assez touchant de voir comment naissent les faïences peintes aux couleurs patriotiques, les pipes qui, en 1835, représentaient Napoléon et, en 1845, l'image désirée de la République. Les peuples qui

rêvent sont les plus grands, ou ceux qui pensent par images. Épinal fut sans en avoir l'air une source d'imagination nationale et donc de cohésion nationale. Évidemment, il ne faut pas exagérer la portée d'une revue et encore moins le rôle des girls qui lèvent les jambes en cadence. Mais les gens qui ont vécu la vie souterraine pendant quatre ans éprouveront, maintenant qu'ils rient au grand jour, un certain attendrissement à voir leurs mystères résistants non plus circuler de bouche à oreille, mais sortir d'une fosse d'orchestre : ils y verront leur imagerie d'Épinal, une épopée populaire en train de se former et par là ils prendront la mesure de leur réussite.

\*\*\*

Au théâtre de la Renaissance, il y a aussi une tragédie moquée. Cela s'appelle *Aurélie*. Qu'est-ce qu'Aurélié? Une déjà vieille fille de sang bleu et de sang exigeant. Le sang bleu la condamne au célibat. Le sang exigeant la rend visiblement importunée par ledit célibat. De cette bataille de globules, nous avons ailleurs, et en bien des romans, entendu les échos. Surtout dans les romans provinciaux, la province ayant littérairement et aussi littéralement l'apanage de ces étouffements sentimentaux où le rêve obligé, la pudeur, l'ennui, la lecture, la solitude derrière les volets de petite ville ajoutent leurs philtres. Aussi bien, il flotte dans l'œuvre de M<sup>me</sup> Lefrancq, ou tout au moins dans son point de départ, un vague parfum à la Mauriac. Aurélié de Lonjéac serait une tragédienne, se déchirerait elle-même et déchirerait son entourage que de tels excès ne nous étonneraient guère. Le goût de l'auteur a voulu qu'elle tourne au comique, avec armes et bagages, c'est-à-dire avec son physique et son obsession. Et c'est très regrettable. Je dis le goût de l'auteur, je n'en ai pourtant pas été aussi sûr avant le milieu du dernier acte. Figurez-vous qu'au préalable j'ai accusé le goût du mettre en scène ou des acteurs. Figurez-vous que j'ai imaginé qu'on faisait dévier la pensée de M<sup>me</sup> Lefrancq, sous prétexte que M<sup>me</sup> Marguerite Pierry souhaitait faire rire plutôt qu'émouvoir. Et je me suis senti parfois irrité contre les spectateurs qui s'exclamaient de joie quand je les croyais à contretemps, par exemple si Aurélié se taisait embrasser à l'instant même où un souvenir de jeunesse la jetait dans les bras d'un homme. Mais, hélas! il y avait la fin du dernier acte. Et il a fallu s'apercevoir qu'il s'agissait d'une vaudeville, que la descendante d'une noble lignée devenait obligatoirement une balayeuse de préjugés et tombait victime du brave homme vulgaire (comme l'avait fait pressentir le premier acte... mais on n'osait trop y croire; sinon il n'y avait pas de pièce). Malheureusement, il était nécessaire qu'il y eût une pièce, et qu'elle fût banale. C'est dommage. Quand le rideau est tombé, j'ai eu un peu honte d'avoir songé à François Mauriac.

René LAPORTE.

## L'IMPORTANCE DU CINÉMA FRANÇAIS

POUR trop de gens encore, et même pour des ministres, le mot « cinéma » évoque seulement une distraction d'un soir dans une salle obscure, un moment d'oubli qu'on oublie lui-même aussitôt. Cet état d'esprit est tout à fait fâcheux, car à la vérité le cinéma représente bien autre chose.

Il représente d'abord un art dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, qui en un demi-siècle a déjà donné les chefs-d'œuvre les plus divers et parfois les plus étonnants. Et cet art est celui d'une époque, celui qui reflète le mieux le visage si changeant du temps cruel que nous vivons et d'une civilisation extrême. Le rythme où les images se meuvent sur les écrans est bien celui qui traverse les années où les trains, les paquebots, les autos, les avions sont entrés avec plus ou moins de bonheur dans la vie quotidienne de l'homme. Et dans un monde où les contradictions sociales s'aggravent à l'extrême parmi les guerres et les révolutions, c'est souvent dans les lueurs et les ombres d'un film que viennent s'inscrire, volontairement ou non, les aspects les plus émouvants, — ou les plus sordides, — de la condition humaine.

Certes, il y aurait en ce sens beaucoup mieux à faire encore et plusieurs sortes de censures s'opposent au plein épanouissement de l'expression cinématographique. Mais déjà tant de reflets du monde apparaissent tout de même sur l'écran que, parmi les autres arts, le cinéma, dès maintenant, a pris une place considérable.

C'est pourquoi il n'est pas surprenant qu'il attire un public de plus en plus nombreux et que les jeunes générations manifestent à son égard un goût de plus en plus vif. Dans ces conditions il serait regrettable que les Pouvoirs publics ne s'intéressent à lui que pour le pressurer.

Si le fait que le cinéma représente un plaisir, — c'est-à-dire quelque chose de très important, — ne suffit pas à lui attirer les faveurs gouvernementales, il y a aujourd'hui en France une raison particulière et difficilement contestable de lui donner un essor nouveau.

Évidemment, comme bien d'autres industries, — puisque cet art est aussi une industrie, — le cinéma se trouve être le gagne-pain d'un grand nombre de travailleurs et il faut remarquer à ce sujet que les corporations les plus variées sont intéressées à sa prospérité. Il n'y a pas que les acteurs et les techniciens du studio, il y a tout un personnel des industries chimiques, métallurgiques, d'optique, de constructions, de transports et combien d'autres que le film fait vivre, — directement ou indirectement. Ce serait là une raison suffisante pour que, dans la reconstruction du pays, la réorganisation du cinéma inspire des préoccupations sérieuses...

Mais ce qui donne aujourd'hui toute sa valeur à une industrie qui fut avant la guerre la seconde ou la troisième de France par l'importance des capitaux engagés, c'est encore un autre point de vue.

Dans un pays ravagé, privé de presque tout, les Français vont être obligés d'acheter à l'étranger toutes sortes de machines, d'outils et de marchandises. Peuvent-ils contre-balancer dans une certaine mesure ces importations massives par une exportation quelconque, si ce n'est tout d'abord par celle de leurs meilleurs films? Et n'est-il pas appréciable, en un temps comme le nôtre, qu'en exportant les produits de leurs studios les Français ne se privent de rien? Une tonne de sucre vendue à l'étranger,

c'est une tonne de sucre qu'on ne mange pas chez soi, — mais cinquante films envoyés dans d'autres pays, ce sont seulement quelques bobines de pellicule qui s'en vont et cela n'enlève rien au public français.

Or, le moment est extrêmement favorable. Le cinéma français jouit d'un grand prestige aux États-Unis et il y a bien des régions du monde où l'on est fort curieux de connaître les résultats de son effort méritoire sous l'occupation. Déjà en Suisse, « les Visiteurs du soir » alimentent la discussion et connaissent, paraît-il, un gros succès.

Si l'on songe qu'avant la guerre des films comme « la Kermesse héroïque » ou « la Grande Illusion » connurent une belle carrière en Amérique, où l'un d'eux, dans une seule salle, fit en six mois une recette de 180.000 dollars, — ce qui, en comptant le dollar à cinquante francs représente neuf millions de francs, — on s'aperçoit que ce genre d'opération peut avoir un certain intérêt qui dépasse celui de la corporation.

Mais l'État n'a jamais considéré le cinéma autrement que comme une matière imposable. Environ cinquante pour cent des recettes sont prélevées chaque soir dans les salles sous forme de taxes et en contre-partie aucun effort sérieux ne semble encore avoir été tenté pour faire démarrer de nouveau la production sur des bases saines.

Est-ce seulement lorsqu'il sera trop tard qu'un ministre avisé comprendra l'importance du cinéma français?

Jean ROUGEUL.



UNE SCÈNE DES « VISITEURS DU SOIR » QUI EUT EN SUISSE UN SUCCÈS CONSIDÉRABLE

# SOUVENIRS SUR MAURICE DONNAY



MAURICE DONNAY, AU CHAT NOIR, D'APRÈS LÉANDRE



M. DONNAY ET H. LAVEDAN AU BAL DES LIVRES, EN 1909



UNE SCÈNE D'« AMANTS » A LA RENAISSANCE, EN 1895, AVEC JEANNE GRANIER (CLOTILDE) ET LUC. GUITRY (VÉTHEUIL)

En d'autres heures, si Paris n'eût pas célébré sa délivrance et surtout si la presse n'eût pas été réduite à un format « philatélique », les journaux eussent consacré des colonnes entières à Maurice Donnay, qui vient de mourir à l'âge de 85 ans. Car celui qui, pour beaucoup, demeure l'exquis auteur d'*Amants*, cette *Bérénice* demi-mondaine, fut incontestablement un des maîtres de l'art dramatique moderne, sinon un chef d'école. Jusqu'à ses dernières années, bien qu'il eût produit à la scène des œuvres graves, même douloureuses, il devait rester un « écrivain parisien » qui nous laisse un théâtre charmant et original.

Comme Marcel Prévost, qui sortit de Polytechnique, Maurice Donnay, fils d'un ingénieur des chemins de fer du Nord, ne semblait pas prédestiné à la carrière littéraire. Sans doute, à Louis-le-Grand, il versifiait beaucoup tout en préparant l'École centrale, mais avec une telle négligence que dans un bulletin trimestriel son professeur de mathématiques le qualifiait, par manière de flétrissure, de « poète ». Ses notes en sciences étaient si lamentables que, découragé, il eût renoncé à poursuivre ses études si son père ne l'avait obligé à persévérer. Finalement il avait été reçu à Centrale et en était sorti avec son diplôme d'ingénieur pour entrer comme dessinateur chez un entrepreneur de constructions métalliques de Charonne.

Mais jalons et épures n'intéressaient guère ce rêveur contemplatif ! Non seulement il continuait à faire des vers, mais il fréquentait Montmartre, ce « nombril du monde », comme le proclamait Rodolphe Salis, le « maître du Chat-Noir » dont l'ingénieur était un assidu.

C'est d'ailleurs à Montmartre que Maurice Donnay devait connaître sa première gloire qui, en quelques années, allait le conduire sous la Coupole. Bien qu'il eût établi les plans des fermes métalliques des nouvelles Folies-Bergère, il avait considéré, comme il le disait lui-même, qu'il était plus facile de couper les ponts avec son patron que d'en construire et il était momentanément devenu le secrétaire de Jacques Saincère, le chroniqueur politique du *Figaro*. Un chimiste qu'il avait rencontré au régiment durant ses vingt-huit jours le présenta un soir à Salis et celui-ci accueillit bien vite dans son cabaret un sonnet du jeune ingénieur qu'il devait d'ailleurs pousser sur ses tréteaux.

Dans ses *Souvenirs*, Donnay a raconté comment il fut appelé, en janvier 1889, à monter de sa table de spectateur sur la scène...

« Un soir, j'étais assis triste et solitaire dans la « Salle François-Villon » et je rêvais sous le buste en fer forgé « de l'époque byzantine », disait le Chat-noir-guide... je m'étonnais bien un peu que la salle fût vide, mais je ne me doutais pas que je fusse à un tournant de ma destinée, lorsque soudain je vis entrer Rodolphe Salis, agité, et qui m'interpella vivement :

« Qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne sais donc pas que « nous donnons là-haut la répétition générale de la *Conquête de l'Algérie* ? » On a invité l'Oncle ! (Francisque Sarcey), les grosses légumes de la critique et tu trouveras nos camarades... Viens dire des vers ! » Et il m'entraîna !...

Ainsi le jeune Donnay avait récité à l'improviste ce petit poème, *Quatorze juillet*, qui lui avait été inspiré par une petite

modiste qu'en un jour de fête nationale il avait emmenée en forêt de Marly et qui depuis l'avait délaissée :

*Tu riais, ton rire sonore  
Qui faisait rire les échos  
Et dans tes fins cheveux d'aurore  
Tu mettais des coquelicots.*

*Rouges, des marguerites blanches  
Entremêlés de bleus bleuets  
Et moi je baisais tes mains blanches  
Ta lèvre rouge et tes yeux bleus.*

Et après ce *Quatorze juillet*, le nouveau poète montmartrois avait encore récité *A ta gorge*, autre hymne à la femme aimée, dont le dernier quatrain était :

*Et lorsque sur ta gorge en feu,  
Ma soif d'aimer se désaltère  
Je songe, en remerciant Dieu,  
Qu'ils n'en ont pas en Angleterre !*

Le lendemain de cette première audition, Donnay était connu dans tout Paris ! Émile Blavet lui consacrait une « Soirée parisienne » élogieuse ! Dans les *Débats*, Jules Lemaître devait écrire plus tard de lui : « Je le vois encore, avec son visage ambré, ses cheveux bleus, ses yeux noirs et doux, ses lèvres bonnes sous la moustache tombante, sa voix caressante et paresseuse. Tel un mandarin annamite... »

Jean Lorrain allait le qualifier de « Vélasquez à la voix d'or ».

Dès lors, chaque soir, dans la salle de son établissement qu'il appelait pompeusement « l'Institut » et où les spectateurs étaient servis par des garçons en habit vert, Salis annonçait-il de sa voix gouailleuse de bonimenteur :

« Le poète Maurice Donnay dans ses œuvres ! »

Ses œuvres ! Elles allaient se succéder à une cadence accélérée en même temps que ses légitimes succès. D'abord avec *Phryné*, une pièce d'ombres, étincelante fantaisie anachronique où l'actualité parisienne dansait une pyrrhique folichonne avec l'antiquité grecque parée, comme la revue symbolique qui suivit, *Ailleurs*, des décors évocateurs d'Henri Rivière et de la musique de Charles de Sivry.

Maurice Donnay avait trouvé sa « manière ». Nul comme lui ne savait insensiblement passer du rire au sourire, de la prose à la poésie. Le public raffola de cette note vraiment inédite.

« Un soir, raconte-t-il encore, on me poussa devant un monsieur et une dame qui avaient eu la gentillesse de sourire. La dame était Réjane, le monsieur Porel... Celui-ci me commanda une pièce et, quelques mois plus tard, celle-là jouait *Lysistrata*... C'était le second écrier qui s'offrait à mon second pied. Et ma monture se mit en marche... »

Son Pégase allait en effet l'emporter à toute allure vers l'Académie, où il entra en 1907. Après *Lysistrata*, que Réjane créa donc au Grand-Théâtre le 22 décembre 1892 avec Lucien Guitry dans le rôle d'Agathos, ce fut *Amants* qui, en 1895, à la Renaissance, avec Jeanne Granier dans le rôle de Clotilde et encore Lucien Guitry dans celui de Vétheuil consacra définitivement la gloire littéraire de Maurice Donnay qui n'exagérait donc pas en disant que c'était bien au Chat-Noir qu'il avait entendu sonner l'heure de sa veine !

Henry COSSIRA.



PREMIÈRE DE « LYSISTRATA » AU GRAND THÉÂTRE, EN 1892

# LES GALERIES DE PARIS DE LA RIVE GAUCHE A LA RIVE DROITE

Depuis de longues années, on discute de l'utilité des salons. J'y ai, pour ma part, toujours cru. La confrontation périodique d'un grand nombre d'œuvres très inégales, très différentes et sans aucun lien entre elles, est indispensable. Aucun « groupe » ne pourra la remplacer. Mais c'est dans les expositions que nous devons toujours chercher la substance des œuvres. Elles sont nombreuses, en ce début de printemps, et diverses à souhait. Cela nous repose des Indépendants.

C'est avec plaisir que nous avons vu réapparaître le nom de Jean-François Laglène. Devant ses toiles récentes galerie « Couleur du Temps », je me reportais à quinze ou vingt ans en arrière. A cette époque Laglène était séduit comme bien d'autres par le surréalisme, il s'en était approprié certaines formules, en avait revêtu certaines apparences, avec beaucoup d'habileté. Cela pouvait faire illusion, et sans doute à lui-même, mais demeurait très superficiel aux yeux de l'observateur un peu attentif. Nous voyons aujourd'hui que, derrière ce décor, il existait une sensibilité délicate et vive, très délicate, très juvénile. Elle se révèle aujourd'hui sans détour, ni artifice, ni idées préconçues, — dans des œuvres claires, aérées, d'une grande fraîcheur. Ce sont des natures mortes, des objets familiers, des fleurs, deux ou trois compositions avec encore de vagues allusions littéraires au « mystère ». Mais Laglène a retrouvé le naturel, qui est la vraie jeunesse, on ne peut que l'en féliciter. Il reste un peu décoratif, mais c'est sa tendance, et il l'est sans excès.

Les Indépendants nous ayant occupé récemment, il est peut-être un peu tard pour parler de l'exposition Chapin (à la galerie d'Anjou). La peinture de Chapin est épaisse, solide, compacte, un peu lourde. Ce sont des paysages de Bretagne, des ports de pêche, des péniches amarrées aux quais de la Seine. Ces toiles sont un peu sombres, mais la lumière y joue de beaux contrastes. La composition en est souvent vigoureuse. Tout y est profondément senti et exprimé, sans hâte, avec force et sûreté.

Les dessins de Michel Ciry (galerie Chardin) sont habiles et consciencieux. C'est l'ouvrage savant et presque trop bien fait. On y trouve une qualité assez rare : l'attention au moindre objet et aux moindres détails d'un objet ; l'attention presque caressante. Ciry, dans ses natures mortes, prend la moindre petite chose en apparence insignifiante : trois bobines de fil par exemple, et par, une espèce de tour de force, nous le présente sous un aspect riche et rare. Sa minutie même donne à l'art de Ciry quelque chose de précieux, au bon et au mauvais sens du mot.

Un ou deux portraits révèlent des qualités assez aiguës. Mais une qualité manque à ces dessins, c'est la vigueur. Et on ne sait quoi irrite légèrement dans cette élégance un peu affectée.

La peinture de Tailleux (galerie de France), l'un des exposants de la salle 16 aux Indépendants, est brillante, colorée, chatoyante, séduisante et très inégale. On craint ici que tout soit en surface. C'est un peu déconcertant et il est difficile de porter un jugement sur ces toiles. D'abord, parce que l'impression dominante est que rien n'y est définitif, que nous sommes devant un artiste en pleine recherche, en pleine évolution, disons : en plein bouillonnement. Sa fougue, tantôt le sert de façon très heureuse, tantôt le dessert.

## LES PRÉVISIONS DE MAURICE PRIVAT

Cette Conférence de San-Francisco, qui s'ouvrira le 25 avril en marquant le passage du règne de l'Europe à l'Amérique, est destinée à assurer la paix du monde. Ce que le Parlement de Genève, décidé à Versailles, ne put obtenir, elle entend le décider. Si elle est d'esprit réaliste, il sera possible à ses participants de corriger les erreurs constatées, qui aboutirent au saccage du monde.

Les débats de San-Francisco foisonneront en fondations politiques, remarquablement conçues, pleines d'originalité, se proposant, notamment, d'instituer une monnaie universelle, ce qui serait en effet désirable.

S'inspirant des leçons du passé, la Conférence s'efforcera d'annihiler la guerre et trouvera des solutions actives, résolues. Si la France y entre par la petite porte, elle finira par jouer un rôle considérable.

La Conférence manifestera, également, un esprit d'hostilité envers les colonies. On s'y querellera à propos du grand commerce, des alliances entre Etats, comme on voudra tenir les inventions en tutelle.

La lunaison du 12 avril assure d'une extrême activité dans la justice, justice politique à qui s'en remet le pouvoir et d'une fin prochaine des tribunaux d'exception.

Une expédition en Extrême-Orient sera résolue et nous pensons immédiatement à notre Indo-Chine. Elle n'ira pas sans périls, en occasionnant des morts nombreuses, ce qui ne saurait surprendre, mais impressionnera l'opinion.

De même si nous savons que l'héritage allemand, qui nous est attribué, ne va pas sans périls, on en constatera la cruauté, mais nous obtiendrons une part des ressources des seigneurs de la guerre.

La santé publique, très fâcheuse dans la lunaison précédente, s'améliore. Le ravitaillement imposera des décisions légales du Gouvernement.

Les influences aussi sont trop visibles — Tailleux ne cherche pas à les dissimuler. Et trop nombreuses. Celle de Dufy saute aux yeux. Mais on y découvre aussi facilement des réminiscences de Matisse, de Van Gogh, de Rouault. Ces apports sont mal assimilés. Cela viendra, sans nul doute, avec le temps.

Il reste que le peintre a des dons indiscutables, un tempérament vif. S'il a le goût de certains procédés linéaires qui le rattache à Dufy, c'est plus, n'en doutons pas, par affinité que par goût de l'imitation ; il y a du reste chez Tailleux une originalité réelle de coloriste qui éclate dans plusieurs natures mortes, de l'audace et de la sûreté. Cette exposition nous semble contenir autant de promesses que de résultats. Bien que Tailleux ne soit pas un débutant, ce n'est pas une critique. Il y a tant de gens dont on sait trop d'avance ce que l'on peut attendre d'eux.

Couty expose de grands portraits (chez Katia Grenoff). J'ai entendu des gens de goût en dire du bien — sans enthousiasme — mais du bien. Je n'ose pas les imiter. Cela est honnête, cela est estimable, un peu sévère, un peu guindé, assez lyonnais, si j'ose dire sans aucune méchanceté. Greco n'est pas Lyonnais. Pour tout dire, cette peinture, avec de bonnes intentions et de bonnes qualités, se heurte à un terrible écueil, qui est l'ennui. La vraie beauté n'ennuie jamais.

Fernand PERDRIEL.

## GALERIES DE TABLEAUX

**ANDRÉ HURTREZ**  
252, Faubourg-Saint-Honoré Tél. : CAR. 38-68  
ANTIQUITÉS - DÉCORATIONS - TABLEAUX - PENDULES

Gal. "COULEUR DU TEMPS" 9, rue Arsène-Houssaye-VIII<sup>e</sup>  
Exposition BRAYER-CHARLEMAGNE-CHEVAL-GELATOUSCHE  
MOUILLOT-TAUZIN - Sculptures de LONGUET

**Galerie HENRI JOLY**  
26, rue la Boétie Tél. ELYsées 19-58  
Les Grands Maîtres Modernes  
Tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 12 h. et de 14 à 18 h.

**Pierre REVENY**  
174, Faubourg-Saint-Honoré, 174  
Cadres anciens et modernes Encadrements

**GALERIE DROUANT DAVID**  
52, Faubourg-Saint-Honoré, 52  
Ensemble de Maîtres Contemporains

**ROBERT FRÈRES, 81, rue la Boétie-Paris**  
Tous les jours  
Présentation de Tapis persans fins - Pièces rares

**GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE**  
12, rue Royale, 12  
Peintures - Sculptures - Gravures - Objets d'Art

**Galerie de "L'ART MODERNE"**  
56, rue la Boétie Téléphone : ELY. 78-53

## VALTAT

Vernissage le Jeudi 12 Avril à 15 heures

# PHILATÉLIE

## NAISSANCE DE LA T. A. G. (suite)

La naissance de la prestigieuse série des timbres émis par la Société des Transports Aériens Guyanais (T. A. G.) est due à la nécessité de créer des recettes destinées à venir en aide au budget déficitaire d'une ligne aérienne gérée avec une certaine fantaisie.

Cette ligne, due à l'intelligente initiative du commandant Dutertre, connaissait des heures difficiles en raison, d'une part, des difficultés techniques insurmontables qui s'opposaient à une exploitation rentable et, d'autre part, au peu d'empressément manifesté par les passagers virtuels à l'égard d'un mode de locomotion dont l'insécurité était la plus apparente caractéristique.

C'est donc avec une certaine sympathie que l'administration de la ligne envisagea la possibilité d'organiser le transport du courrier et des petits colis, mesure qui avait pour corollaire l'émission de timbres destinés à affranchir les plis et les paquets transportés.

Cette émission fut d'ailleurs autorisée officiellement par le Gouverneur de la Guyane dont la décision (n° 707), créant une surtaxe de 0,75, parut au Journal officiel de la Colonie en juillet 1921.

Mais à Saint-Laurent du Maroni où se trouvaient les promoteurs de l'entreprise, il n'y avait point d'imprimerie. On dut donc avoir recours à des moyens d'un romantisme échevelé pour obtenir le bois gravé reproduisant la « comète ailée » qui avait été l'insigne des observateurs aériens de la grande guerre.

En effet, dans l'impossibilité de s'adresser à un sculpteur sur bois professionnel, on confia le soin de graver la comète stylisée à un forçat qui s'acquitta d'ailleurs à merveille de cette tâche singulière.

Et c'est ainsi que les tout premiers timbres des transports aériens guyanais sont dus à la collaboration occasionnelle d'un forçat qui sculptait le bois de la colonie avec un couteau dont le pedigree lui aurait peut-être valu une place de choix dans quelque musée criminologique.

Une première émission de 300 timbres fut faite à l'aide de quelques feuilles de papier bleuté sur lequel on apposa le bois œuvre

par « l'outlaw ». Mais cette première émission et une seconde de même importance furent réduites de moitié à la suite d'un incendie. La deuxième tranche de 300 avait été imprimée sur un papier écolier de couleur grise que, par un raffinement de philatéliste consciencieux, on avait découpé en petits rectangles dentelés avec un éperon de cordonnier.

Entre temps, le service des Postes de Cayenne procédait à l'impression du troisième type (ailes doubles, papier saumon) et du quatrième (noir sur bleu), chacune de ces deux tranches comportant environ 500 à 600 exemplaires.

Puis on devint plus ambitieux et l'on substitua à la comète ailée le Mercure coiffé d'un élégant pétase que l'on retrouve sur les n° 5, 6 et 7 tirés en noir sur rose, sur bleuté et sur gris. Enfin, un bijoutier de Cayenne, Walter, grava sur cuivre le modèle à l'écusson ailé qui, sommé des capitales T. A. G. et souligné des mots Poste Aérienne en deux caractères différents, donna naissance aux n° 8, 9 et 10 dont le dernier comporte une remarquable variété citron.

Et voilà comment une des plus belles séries internationales de Poste Aérienne, la T. A. G., a vu le jour, grâce à l'heureuse complexité des circonstances, aidées par l'ingéniosité d'un philatéliste parisien et l'eustache d'un forçat, sculpteur sur bois.

J. B.

## TIMBRES-POSTE COLLECTIONS THEODORE CHAMPION

13, Rue Drouot - PARIS-9<sup>e</sup>

UN CADEAU DE CHOIX...  
"COLLECTION IMPERIALE"  
**J. FORET** Expert  
ACHAT-VENTE  
TIMBRES-POSTE  
Env. Catal. P.A. Prix 13F  
64, R. LAFAYETTE, PARIS, PRO. 3427

ALBUM DE  
TIMBRES-POSTE  
D'AVIATION  
PRIX: 300F  
Avec timbres  
500 à 5.000F

## A L'HOTEL DROUOT CALENDRIER

des EXPOSITIONS et des VENTES de la semaine

### EXPOSITIONS:

Chez M. Andrieux, 154, boulevard  
Malesherbes. Beaux livres. .... M<sup>e</sup> Glard.  
**SAMEDI 14 AVRIL 1945**  
Salle 1. — Tableaux. Aquarelles romantiques et beaux meubles ... M<sup>e</sup> Collin.  
Salle 6. — Beaux meubles. Tapis d'Orient ..... M<sup>e</sup> Camuzat.  
Salle 11. — Faïences et porcelaines. Très beaux meubles anciens .... M<sup>e</sup> Pescheteau.

**MARDI 17 AVRIL 1945**  
Salle 1. — Tableaux anciens et modernes. Meubles et sièges. Tapis. Experts : MM. Haro et Filsjean . M<sup>e</sup> Rhelms.  
Salle 8. — Livres illustrés. Beaux bijoux. Argenterie. Experts : MM. Jacquenet et Reinach .... M<sup>e</sup> Pruvost.

**MERCREDI 18 AVRIL 1945**  
Salle 10. — Bijoux. Argenterie. Expert : M. Fromanger ..... M<sup>e</sup> Ader.  
**JEUDI 19 AVRIL 1945**  
Salle 1. — Tableaux modernes. Pierres dures. Mobilier ancien. Experts : MM. Scholler et Logé ... M<sup>e</sup> Glandaz  
Salle 6. — Tableaux anciens et modernes. Objets d'ameublement. Experts : MM. Haro et Préau ... M<sup>e</sup> Pruvost.

**VENTES:**  
**LUNDI 16 AVRIL 1945**  
Salle 1. — Tableaux. Aquarelles romantiques et beaux meubles ... M<sup>e</sup> Collin.  
Salle 6. — Beaux meubles. Tapis d'Orient ..... M<sup>e</sup> Camuzat.  
Salle 11. — Faïences et porcelaines. Très beaux meubles anciens .... M<sup>e</sup> Pescheteau.

**MARDI 17 AVRIL 1945**  
Salle 10. — Autographies. Expert : M. Cornuau ..... M<sup>e</sup> Ader.  
**MERCREDI 18 AVRIL 1945**  
Salle 1. — Tableaux anciens et modernes. Meubles et sièges. Tapis. Experts : MM. Haro et Filsjean . M<sup>e</sup> Rhelms.

Salle 8. — Livres illustrés. Beaux bijoux. Argenterie. Experts MM. Jacquenet et Reinach .... M<sup>e</sup> Pruvost.

**JEUDI 19 AVRIL 1945**  
Salle 9. — Beaux livres ..... M<sup>e</sup> Glard.  
Salle 10. — Bijoux. Argenterie. Expert : M. Fromanger ..... M<sup>e</sup> Ader.

**VENDREDI 20 AVRIL 1945**  
Salle 1. — Tableaux modernes. Pierres dures. Mobilier ancien. Experts : MM. Scholler et Logé .... M<sup>e</sup> Glandaz.  
Salle 6. — Tableaux anciens et modernes. Objets d'ameublement. Experts : MM. Haro et Préau .... M<sup>e</sup> Pruvost.  
Salle 9. — Beaux livres ..... M<sup>e</sup> Glard.

## Service des Petites Annonces

Le Monde Illustré a créé un service destiné à faciliter à ses lecteurs et abonnés leurs rapports avec les annonceurs ci-dessous concernant ventes, achats, échanges ou locations. De plus, ce service se tient à la disposition de ses abonnés et lecteurs pour leur fournir tous renseignements concernant les lois actuellement en vigueur sur les propriétés. Nos lecteurs pourront adresser leurs offres et demandes de renseignements pour insertion concernant cette rubrique au Directeur du service des petites annonces du Monde Illustré, 69, quai d'Orsay.

**10 MINUTES SAINT-LAZARE** Nombx  
trains électr. HOTEL PARTICULIER  
Gd conf. Constr. P. de T. Premier ordre av. jard.  
**A. HERBERT** et Garag. LIBRE DE SUITE  
19, rue de Téhéran - Paris

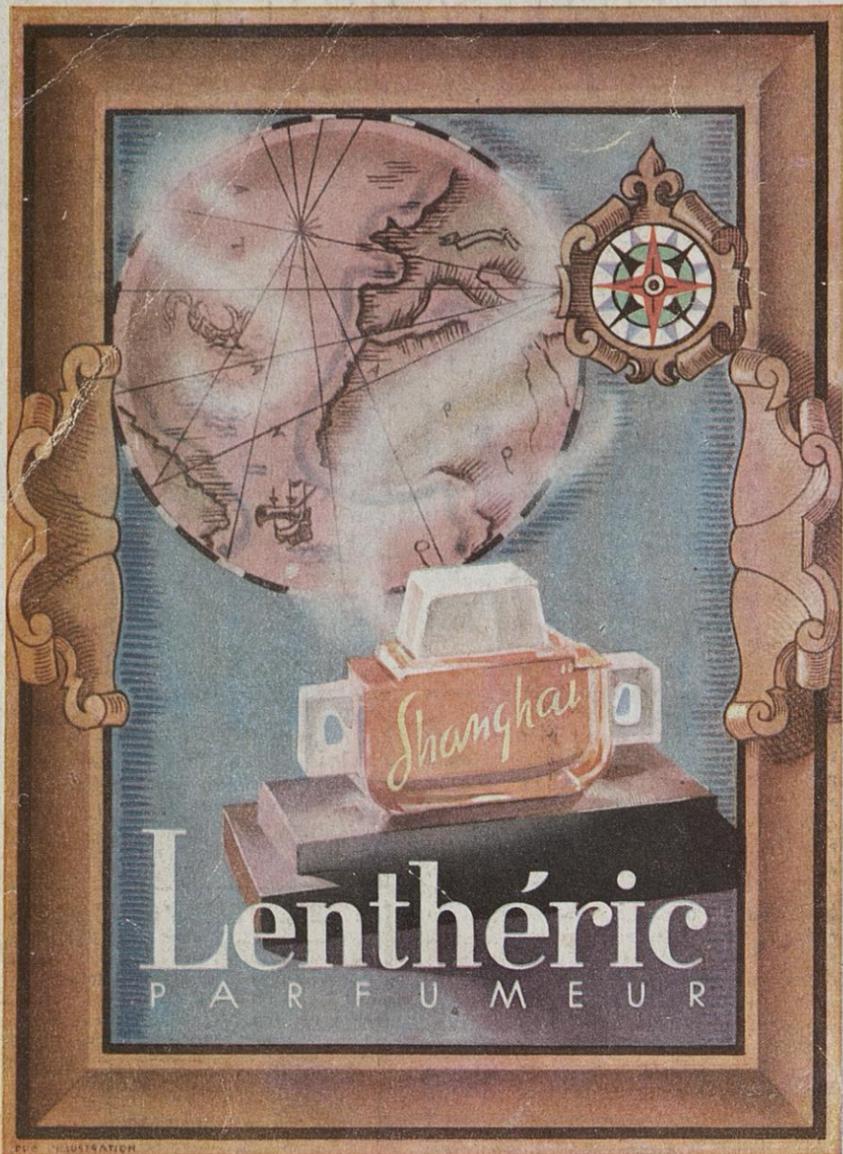
ORFÈVRE  
**CHRISTOFLE**  
Achète  
services de table porcelaine,  
cristaux et coutellerie  
281, rue Saint-Honoré (1<sup>er</sup> étage)  
De 14 à 18 heures sauf samedi

# LE MONDE ILLUSTRÉ

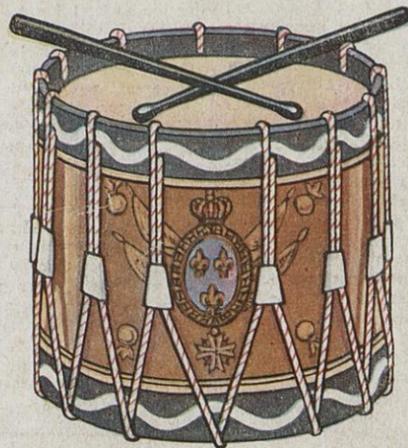
HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE JEUDI

DIRECTEUR GÉRANT : **Arsène DORON**  
RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS  
69, Quai d'Orsay — Téléphone : Invalides 19-44 - 67-48  
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

PUBLICITÉ -- AGENCE ARCHAT  
PARIS : 12, Rue d'Anjou - Téléphone : Anjou 104-80  
LYON : 7, place Antonin-Poncef - Tél. : Franklin 55-25  
Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



COGNAC FURLAUD



*Le Plan du Roy*  
1823

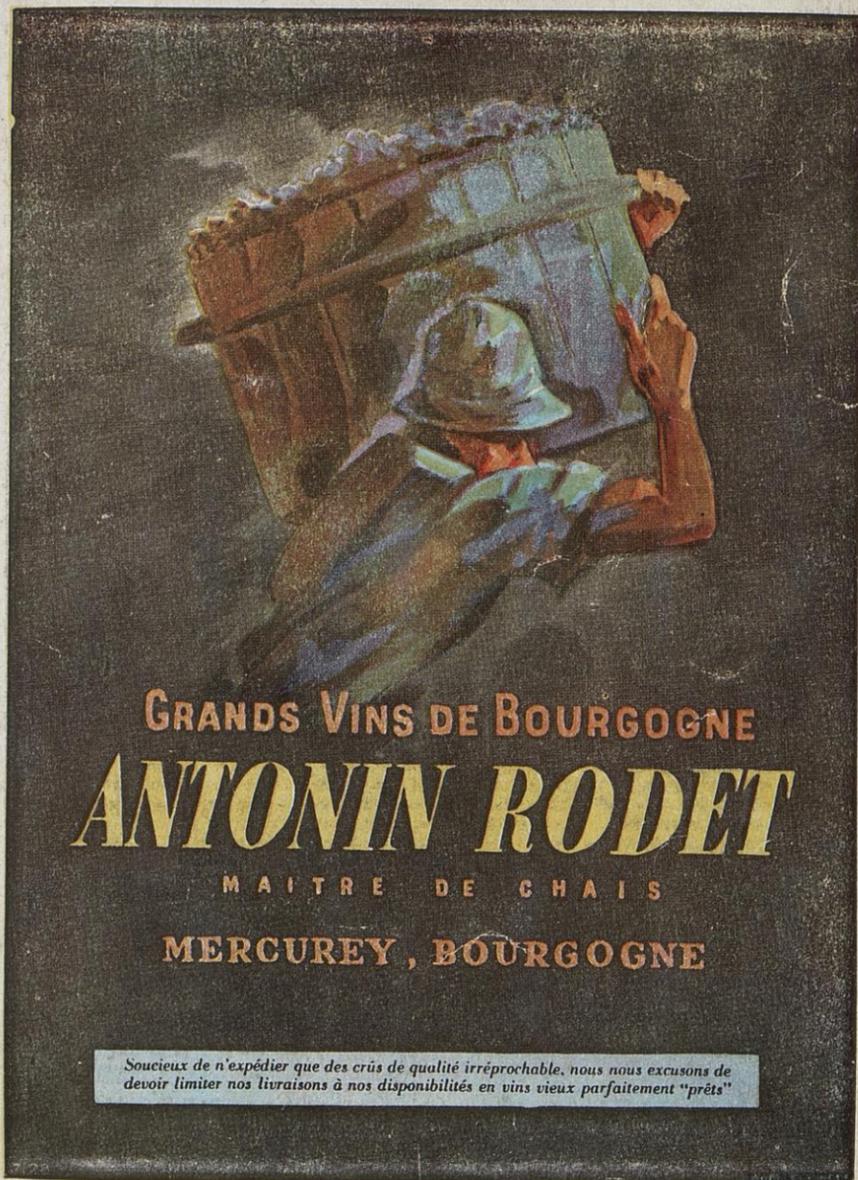


**MERCIER FRÈRES**

MAISON FONDÉE EN 1828

**AMEUBLEMENT - DÉCORATION**  
ANCIEN - MODERNE

PARIS - 100, Faubourg Saint-Antoine - PARIS



GRANDS VINS DE BOURGOGNE

**ANTONIN RODET**

MAITRE DE CHAIS

MERCUREY, BOURGOGNE

*Soucieux de n'expédier que des crus de qualité irréprochable, nous nous excusons de devoir limiter nos livraisons à nos disponibilités en vins vieux parfaitement "prêts"*